N° 1081 — 155e ANNÉE

PRIX DE L'ABONNEMENT

	3 mois	6 mois	1 an
France et colonies....	70 f.	130 f.	250 f.
Etranger (Affranchissement réduit	100 f.	190 f.	360 f.
Etranger (autres pays)	125 f.	235 f.	440 f.

LE NUMERO : 1 franc

JOURNAL DES DÉBATS
POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

MERCREDI 21 JUILLET 1943

REDACTION ET ADMINISTRATION
PROVISOIREMENT
9, Rue du Port, CLERMONT-FERRAND
Téléph. : Rédact. et Administr. 67-01

Adresse télégraphique :
DEBATS-AVENIR-CLERMONT-Fd

Compte Chèques Postaux : Clermont-Fd 28.495

Clermont-Ferrand, le 20 juillet

LES INSOUMIS

C'est ce soir qu'expire le délai qu'avait imparti le gouvernement aux jeunes gens qui se sont soustraits à l'obligation du travail, pour se décider à ne plus être des hors la loi et pour suivre le sort de ceux de leur classe dans la communauté française. Beaucoup se sont laissés abuser par des propagandes étrangères qui leur représentaient leur acte de défection, comme un geste patriotique. Et d'autres ont cédé à une défaillance égoïste, sans songer que par suite de cette défection, d'autres plus âgés qu'eux, ou pères de famille, seraient contraints de partir à leur place. C'est évidemment là un mouvement d'égoïsme profondément triste. Mais ils ne prennent pas garde que cet égoïsme même va à l'encontre de leur intérêt personnel. Ils préfèrent tenter cette vie d'aventures, où ils passeront leur temps à se cacher, à trembler et à redouter d'être arrêtés par les polices et la gendarmerie qui partout les traqueront. On a vu des criminels professionnels, après s'être enfuis, venir un jour se constituer prisonniers et se rendre à la justice de leur pays. Ils n'avaient pu supporter plus longtemps cette existence terrible où ils étaient en proie nuit et jour aux plus tragiques émotions. Et pourtant c'étaient les plus graves peines sous le coup desquelles ils allaient tomber. Mais, excédés, ils en avaient assez. Ils préféraient en finir.

On ne peut se dissimuler qu'il s'agit là d'une corvée pénible, mais devant laquelle se dresse un impératif catégorique. Le gouvernement de la France sait quelles sont les obligations dont nous ne pouvons être dégagés. Le devoir d'obéissance et de discipline s'impose à chacun comme une règle dont on ne peut se distraire. Au temps de la facilité, chacun agissait à sa guise, sans souci de fidélité à l'ordre. Il ne peut en être de même aujourd'hui, et les temps sont trop graves pour qu'on puisse se permettre d'agir avec une désinvolture de cette sorte. Car les conséquences en seraient sévères.

Toutes ces difficultés et les périls incessants que représente cette vie de réfractaires ne peuvent être comparés au désagrément que pouvait leur causer un départ pour le service du travail. Leur existence sera loin d'être unie. Ils ont cru choisir celle qui leur serait le moins pénible. Ils ne seront pas longtemps avant de la regretter. Le président Laval ne le leur a pas caché. « Les réfractaires, a-t-il dit, ne seront pas des profiteurs. » Et il ajoutait que s'ils s'obstinaient, ils ne tarderaient pas à regretter leur attitude, lourde de conséquences, pour eux et pour leurs familles.

Mais leur attitude ne sera pas seulement gravement préjudiciable à leurs intérêts personnels, elle le sera aussi extrêmement aux intérêts du pays. Nous devons à l'agression anglo-américaine, de n'avoir plus, ni armée, ni flotte, ni empire, ni or. Une seule arme nous reste, une seule richesse : le travail. Le gouvernement a voulu que ce travail fût fructueux et que la France fût réintégrée dans l'économie des nations européennes. Il a voulu aussi qu'il nous apportât des bénéfices immédiats qui puissent soulager ceux d'entre les Français qui sont le plus dignes de notre affection et de notre compassion : les prisonniers.

Les jeunes qui n'ont pas connu ces dures épreuves de la guerre et de la captivité doivent comprendre toute l'importance d'une relève qui tend à soulager dans la mesure du possible ces hommes qui souffrent loin de leur pays, loin de leurs femmes, de leurs enfants, qu'ils reconnaîtront à peine, après plus de trois années d'absence, quand ils rentreront. Des convois de prisonniers rapatriés sont arrivés encore samedi dernier à Compiègne. Le bonheur de tous ces braves gens rentrant chez eux, était dû, pour une grande part, aux travailleurs français qui ont été œuvrer en Allemagne.

Comment des jeunes gens, à l'âme généreuse, et qui partout, dans les sports, dans les manifestations de toute sorte, ont su montrer leur élan, leur cran et leur ardeur, manqueraient-ils de la foi nécessaire, pour une telle œuvre de dévouement patriotique ? Leur orgueil intérieur les pousserait instinctivement à cet acte pénible et généreux, s'ils n'en étaient détournés par des sophismes et des conseils de vil égoïsme.

Le sentiment et la raison, le sens de l'intérêt particulier, comme le sens de l'intérêt national s'accordent pour montrer aux insoumis, le chemin du devoir, celui qui les ramènera dans la communauté française.

LA DIVISION POLONAISE FORMÉE PAR LES SOVIETS PRÊTE SERMENT

Frontière soviétique, 19 juillet. — L'agence Tass annonce que la division polonaise « Thadée Kosciuszko » a prêté serment de fidélité en présence de son chef, le colonel Sigmund Berling, et de Wanda Wassielenka, qui, avec le titre de présidente de l'Union des patriotes polonais, est, en fait, l'animatrice du parti communiste polonais.

Une revue a suivi la prestation de ce serment.

LES AGRESSIONS ANGLO-AMÉRICAINES

NOUVEAU RAID SUR UNE VILLE DU NORD : 20 MORTS, UNE SOIXANTAINE DE BLESSÉS

Paris, 19 juillet. — Une nouvelle fois, les avions anglo-américains sont venus jeter sur une ville du Nord de la France, déjà durement éprouvée, la désolation, la ruine et la mort.

Hier, vers 18 h. 30, une dizaine de bombardiers britanniques ont survolé le centre de la ville, jetant leurs bombes au hasard. L'attaque a été rapide. Un grand nombre de maisons d'habitation ont été détruites.

Les équipes de la défense passive, aidées des infirmières de la Croix-Rouge, s'employèrent immédiatement à déblayer les ruines pour dégager les victimes. On comptait dans la soirée 20 morts et une soixantaine de blessés.

Le Secours national a déjà pris toutes les dispositions pour loger les sans-abri. De son côté, le C.O.S.I. apporte aux familles une aide matérielle importante. (O.F.I.)

CE SOIR EXPIRE LE DÉLAI DE GRACE ACCORDÉ AUX RÉFRACTAIRES DU SERVICE DU TRAVAIL

Vichy, 19 juillet. — C'est demain soir, mardi, que va expirer le délai de grâce accordé aux jeunes gens qui s'étaient soustraits jusqu'ici aux charges du service obligatoire. L'opinion publique tout entière a accueilli avec faveur la mesure généreuse du gouvernement offrant aux jeunes gens qui s'étaient mis dans une position illégale le moyen de se dégager d'une situation fausse et périlleuse.

A un âge où l'on cède volontier à l'appel de l'aventure, aux gestes spectaculaires et aux arguments de faux sentimentalisme, un moment de défaillance peut être pardonnable, mais il n'est plus d'excuse si l'homme qui, ayant la possibilité de se racheter persiste dans sa faute après avoir vu jusqu'où celle-ci peut l'entraîner. Or la tragique affaire d'Arlanc a démontré que la désertion devant le devoir public pouvait mener très loin ; jusqu'au banditisme et à l'assassinat.

C'est pourquoi nombre de jeunes réfractaires ayant fait leur soumission ont pu rentrer sans aucun dommage dans la légalité. Les quelques égarés qui, cédant à la pression des meneurs communistes, hésiteraient encore à accomplir leur devoir se doivent de mesurer sérieusement les conséquences de leur geste.

Leur chance de se rédimer va prendre fin. Dès mercredi commenceront les mesures d'enquête et de répression. De sévères sanctions seront appliquées aux défaillants car il serait inadmissible que de jeunes Français continuent à tenir le maquis sous la conduite d'agitateurs extrémistes et de repris de justice tandis que leurs compatriotes plus âgés, plus chargés de famille, iraient assumer à leur place le travail auxquels ils sont astreints en vertu de la loi. Le premier devoir de l'Etat est d'assurer la justice ; la clémence n'est pas incompatible avec celle-ci mais elle ne doit pas se transformer en faiblesse et favoriser la résistance à la loi. Cette dernière sera appliquée rigoureusement à ceux qui, demain, restant sourds à l'appel du gouvernement, choisiraient l'insoumission et ses conséquences. (O.F.I.).

LES AUDIENCES DU MARÉCHAL PÉTAIN

Vichy, 19 juillet. — **Le maréchal de France, chef de l'Etat, a reçu aujourd'hui en audience MM. Popineau, préfet de la Charente ; Péricard, vice-président de la Légion française des combattants, et Lagarde, directeur des affaires politiques au ministère des Affaires étrangères.** (O.F.I.-Havas).

LES AUDIENCES DU PRÉSIDENT LAVAL

Paris, 19 juillet. — **Le chef du gouvernement s'est entretenu aujourd'hui, à l'hôtel Matignon, avec MM. Cathala, ministre secrétaire d'Etat à l'Economie nationale et aux Finances ; le docteur Grasset, secrétaire d'Etat à la Santé et à la Famille ; Bouffet, préfet de la Seine ; Bussière, préfet de police ; Lacombe, préfet, chef de service interministériel ; Ingrand, préfet délégué du ministère de l'Intérieur, et Pilon, secrétaire général du Secours national.** (O.F.I.-Havas).

UNE ALLOCUTION DE M. PIERRE CATHALA

Brétigny-sur-Orge, 19 juillet. — A l'issue de l'inauguration de l'avenue Lucien-Clausse, à Brétigny-sur-Orge, M. Pierre Cathala, ministre secrétaire d'Etat à l'Economie nationale et aux Finances, a pris la parole.

Il a montré l'importance des productions agricoles de qualité dans le relèvement économique de notre pays, et a magnifié le rôle des maires, qui, dans les circonstances actuelles, maintiennent l'armature de la France.

Il a dit notamment aux cinquante maires des communes du département qui assistaient à la cérémonie :

Vous êtes, ceux qui, unifiant sur le plan municipal tous nos compatriotes, préparent cette unité nationale indispensable si l'on veut que la patrie, refusant d'abandonner la place qu'elle doit occuper dans l'Europe de demain, soit en mesure de jouer un rôle digne de son passé et de toutes les valeurs spirituelles qu'elle représente.

Vous ne recherchez pas la popularité, vous accomplissez simplement votre devoir, et c'est en cela que vous trouvez votre récompense. Ainsi vous permettez au chef de l'Etat de poursuivre sa tâche en l'assurant que ses efforts et son sacrifice ne sont pas inutiles, que grâce à votre collaboration de tous les instants notre pays surmontera les épreuves qui l'accablent présentement, qu'il redeviendra une grande nation dont le génie est indispensable au monde nouveau qui s'édifie dans la souffrance et dans le sang. — (O.F.I.-Havas).

Arrivée à Compiègne d'un cinquième convoi de prisonniers libérés

Compiègne, 19 juillet. — Un cinquième convoi de prisonniers rapatriés au titre de la relève est arrivé à midi en gare de Compiègne, ramenant 706 prisonniers du stalag X et 614 du stalag XI, soit au total 1.320 rapatriés. Dirigés sur le centre de rapatriement, un grand nombre d'entre eux ont quitté Compiègne dans la soirée pour regagner leurs foyers. (O.F.I.)

M. Abel Bonnard décide de développer l'enseignement de l'espagnol

Vichy, 19 juillet. — Dans une circulaire aux recteurs, M. Abel Bonnard, ministre secrétaire d'Etat à l'Education nationale, invite ces derniers à développer l'enseignement de l'espagnol dans les études secondaires et supérieures.

Au moment dramatique où la France ne peut se régénérer que par un esprit de grandeur, il est particulièrement à propos pour elle de tourner sa sympathie vers ce génie espagnol dont le trait distinctif est précisément d'exclure la médiocrité. J'ai donc décidé de faire tout ce qui est dans mes attributions pour rapprocher les deux pays sur ce plan suprême où les divers peuples ne se connaissent que par l'échange de leurs trésors.

Des dispositions seront prises pour accroître dans l'enseignement supérieur le nombre des chaires affectées à l'étude des lettres espagnoles. Dans l'enseignement secondaire, le nombre des professeurs d'espagnol sera augmenté et, en agissant ainsi, selon mes propres vues, j'ai la satisfaction de répondre en même temps au désir de beaucoup de familles. Les jeunes Français qui auront acquis la connaissance de la langue espagnole en retireront un double avantage, puisqu'elle est à la fois une de celles qui ont le plus vaste domaine à la surface du monde et les plus hauts sommets dans le ciel de la culture. (O.F.I.-Havas.)

Morts pour la France

Ces mots gravés dans la pierre des monuments du souvenir, érigés sur les places de toutes les communes de France, M. Jean Thiry, président de la Fédération des Fils de Tués, grand prix d'histoire de l'Académie française 1940, les a choisis comme titre pour une plaquette (1) où l'on trouvera condensés les doctrines et les résolutions d'une élite qui a puisé dans le noble exemple du sacrifice paternel, les vertus et l'inspiration d'une action au terme de laquelle apparaît le relèvement de la France.

Car les Fils de Tués ne se fixent pas seulement pour but de grouper dans une œuvre de solidarité et d'entr'aide, les orphelins et orphelines de guerre de 1914-1918 et 1939-1940, de venir en aide aux orphelins de guerre prisonniers, d'assister les veuves de guerre. Leur pensée va plus loin que ces tâches immédiates. Ils invitent les Français à *s'unir dans le souvenir des morts pour la France et dans l'amour de la patrie pour laquelle ils se sont sacrifiés.*

La vie de notre pays, écrit M. Thiry, *à la lumière de l'histoire, apparaît comme un perpétuel combat, tantôt glorieux et tantôt malheureux. Il fut glorieux quand les Français, emportés par l'élan de leur esprit et par la générosité naturelle de leur caractère se sont étroitement unis, oubliant leurs querelles et leurs dissensions intestines. Il fut malheureux quand, tournés vers un matérialisme borné et destructeur, ils ont perdu de vue les périls extérieurs pour épuiser leur force et leur espoir dans de mesquines divisions intérieures.*

C'est l'esprit qui animait l'élite décapitée en 1914-1918 et dont l'absence aux grandes places de la nation devait, après avoir rendu notre victoire inutile, provoquer la catastrophe de 1939-40, que les Fils de Tués veulent faire revivre.

Cet esprit, M. Jean Thiry en suit avec une pénétrante lucidité la formation au sein de la famille, puis à l'école. Il trouve sa justification et son élan dans un noble idéal, et son expression dans la tâche courageusement acceptée par chaque Français, accomplie avec joie, avec entrain avec le souci constant, par un travail bien fait, de s'élever sans cesse au-dessus de soi-même.

Le temps d'épreuves que nous traversons devrait en favoriser la renaissance. *Il n'est point douteux,* affirme M. Thiry, *que les Français ne soient très sensibles à l'appel des idées élevées, parce qu'ils auront beaucoup souffert, et que rien ne vaut la douleur pour l'élévation de l'âme. Il y a un moment précieux à saisir. Il faut créer pour eux un climat noblement spirituel et hautement élevé, où puissent s'épanouir librement des idées qui jaillissent d'elles-mêmes du plus profond de la race, à la condition qu'elles aient pour support l'esprit de dévouement et de sacrifice et le patriotisme sans lequel une nation ne peut rien faire de grand ni de durable.*

Mais il ne suffit pas que l'individu veuille s'élever. Isolé, il n'est et ne peut rien.

Il faut le replacer dans son cadre traditionnel qui est celui de la famille.

La tâche essentielle sera de remettre en honneur non seulement dans les mots, mais dans les faits la famille française, cellule même de la société. Cela implique le remaniement complet d'une législation en grande partie responsable du fait que les berceaux, où auraient grandi les jeunes forces qu'il fallait élever pour la défense du sol natal, n'ont pas remplacé les tombes creusées sur les champs de bataille. — GRELET.

(1) Imprimerie Charles Lavauzelle. Vendue au profit des orphelins de guerre de France.

L'EXEMPLE DE L'ESPAGNE

Les paroles d'outre-Pyrénées doivent nous trouver particulièrement attentifs. L'Espagne a failli mourir du communisme. Durant deux ans d'une guerre atroce, ses propres fils l'ont crucifiée. Elle a perdu son sang par mille blessures, elle a été martyrisée. Les hordes rouges ont supplicié et tué les meilleurs de ses enfants, elles ont saccagé le patrimoine national, elles ont failli mettre au tombeau ce pays qui fut grand parmi les plus grands. Par miracle, l'Espagne a terrassé le monstre qui l'assaillait, l'Espagne de nouveau victorieuse — et c'est une sainte victoire — est demeurée debout au milieu des ruines et des tombes, mais elle montre toujours ses plaies au monde, mais elle se dresse dans sa majesté douloureuse comme un exemple et comme une leçon. Le plus souvent, grave d'une fierté silencieuse, elle travaille à son relèvement définitif, avec la même ardeur qu'elle travaillait à chasser le barbare asiatique de ses foyers. Mais, parfois aussi, consciente de la mission qu'elle a reçue dans l'épreuve et dans le sang — une mission dont elle sait la sainteté et l'universalité — elle fait entendre sa voix. C'est une voix solennelle, qui éveille des échos tragiques. Il faut écouter l'Espagne quand elle parle, car c'est parole de vérité et de clarté — la parole d'un pays ressuscité, qui remonte de l'abîme et témoigne de son horreur, de son néant. L'Espagne a vu les bourreaux, les incendiaires : elle continue de les montrer de son épée ; l'Espagne sait que la doctrine communiste est la négation même de la civilisation chrétienne : elle lance un pathétique appel aux nations menacées aujourd'hui d'un si terrible danger. Pour leur honneur, pour leur existence aussi, ces nations méditeront son enseignement et se montreront dans le péril, aussi fortes et vaillantes qu'elle même l'a été. Parce qu'il est le dépositaire d'une tradition millénaire et que dans cette tradition, le catholicisme constitue le plus profond de l'âme espagnole ; parce que le combat qu'il a mené contre le bolchevisme était le combat de l'esprit contre la matière ; parce qu'il a été choisi pour mener la croisade de libération qui était alors celle d'un peuple et qui est devenue celle de l'Europe entière ; parce qu'il s'est dressé le premier, et seul, contre l'ennemi universel, le général Franco mérite l'audience de tous les gens de cœur et de bonne volonté. Les paroles qu'il prononce, et que l'expérience du malheur a mûries, doivent retentir profondément en eux.

Le Caudillo avait déjà dit, dans son discours de Malaga, qu' « un peuple, si riche en martyrs et qui a été victime de la furie rouge, peut mieux comprendre qu'aucun autre le moment historique actuel. L'athéisme le plus sanglant combat pour s'ouvrir la route vers l'ouest et, devant ce fait, l'Espagne ni le monde ne peuvent rester indifférents. » Car cette indifférence serait complicité, et elle serait suicide.

De nouveau, le général Franco vient de faire entendre un avertissement qui est comme un écho à la bataille sans merci qui se livre actuellement à l'Est — cette bataille dans le creuset de laquelle se forgent les destinées de l'humanité. En prononçant son discours devant le conseil national de la Phalange, exécuteur de ses pensées et gardien de sa doctrine, le chef de l'Etat espagnol a certainement voulu lui donner une solennité particulière.

« Le communisme — a-t-il dit notamment — n'est pas pour nous un article d'exportation. C'est un mal moderne dont les répercussions sont d'autant plus graves qu'un peuple est faible... La propagande internationale essaie de faire oublier au monde le vrai visage du communisme ; celui-ci n'a d'ailleurs rien de commun avec la démocratie. En effet, le communisme est synonyme d'impérialisme, d'un impérialisme qui ne recule devant aucun moyen de conquête. »

L'Espagne est là, toute proche, pour témoigner de la barbarie de ces moyens : et, aux sceptiques et aux incrédules, qui sourient aux récits des massacres de Katyne et de Vinnitza — lieux du bout du monde — elle offre de venir se pencher sur ses fosses communes, où l'on voulut enterrer un peuple entier.

C'est en termes saisissants que le comte de Jordana, ministre des Affaires étrangères d'Espagne, s'était également exprimé dans son discours de Barcelone.

« La tragique expérience espagnole — avait-il déclaré — se trouve dans la mémoire de tous. Elle nous a enseigné qu'il y a quelque chose de plus terrible, plus destructeur, plus rempli de haines et de basses passions que la guerre. C'est l'ignoble révolution communiste et anarchique qui, tandis que les regards de la majorité des hommes se portent uniquement sur les opérations militaires, se prépare silencieusement dans l'ombre en travaillant à décomposer les pays et à augmenter les calamités qui semblent conduire à la destruction du monde et qui nous menacent pour l'après guerre.

« ...Nous sommes opposés au communisme en tant que doctrine, en tant qu'organisation révolutionnaire et destructive parce que nous y voyons pour l'avenir le plus grave danger menaçant la civilisation chrétienne et la paix du monde. Nous avons livré contre lui, avec grand succès et au prix des plus grands sacrifices, les premières batailles. Nous continuerons à lutter et nous lutterons tant que cela sera nécessaire, avec toutes nos forces. »

Le salut, pour l'Espagne, est au bout de ce combat, qui est le combat du droit et de la vérité. Il n'est pas d'autre voie de salut pour les autres nations.

LA GUERRE EN SICILE

COMBATS DANS LA RÉGION COTIÈRE AU SUD DE CATANE
ROME SUBIT UN BOMBARDEMENT

Vichy, 19 juillet. — Les opérations en Sicile sont toujours concentrées autour de Catane. Des correspondants de guerre britanniques signalent la violence de la bataille en cours.

Des nouvelles de même source rapportent que la pression de la VIIIe armée le long de la côte n'ayant pas donné les résultats escomptés en raison de la forte résistance de l'axe au sud de Catane, l'état-major anglo-américain paraît vouloir menacer le grand port par un mouvement venant de l'intérieur des terres, au sud-ouest. Ainsi, le but du général Eisenhower serait notamment d'éviter la zone marécageuse de la plaine où les nombreuses rivières descendues de la montagne, dont la plus connue est la Gornalunga, augmentent les difficultés de pénétration.

Il est notable qu'ailleurs, dans l'île, les forces débarquées n'exercent aucune poussée dans la région occidentale au delà d'Agrigente et de Port-Empedocle. Tout au contraire, les Anglo-Américains semblent vouloir s'enfoncer tout droit vers l'intérieur des terres, dans les monts Erei.

L'objectif serait naturellement la ville d'Enna, surnommée l'ombilic de la Sicile. La région reste assez difficile et va poser un certain nombre de problèmes au commandement anglo-américain. (O.F.I.-Havas).

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Rome, 19 juillet. — *Communiqué du grand quartier général :*

En Sicile, des attaques ennemies répétées ont été repoussées. Au cours des combats des derniers jours, la division « Livorno » s'est particulièrement distinguée par son attitude courageuse.

Des escadrilles de bombardement et d'avions de combat de l'axe qui soutiennent les formations de l'armée de terre ont attaqué avec succès des concentrations de troupes et de moyens de transport. 4 appareils ennemis ont été abattus au cours de ces opérations.

Au cours d'opérations effectuées de jour et de nuit par les aviations allemande et italienne, de nouvelles pertes ont été infligées à la navigation ennemie. Un vapeur de 12.000 tonnes chargé de munitions a été atteint par une torpille et a fait explosion. Un croiseur lourd et un vapeur de moyen tonnage ont été également torpillés par nos avions. Un de nos avions de reconnaissance a détruit un bombardier au-dessus de la Sardaigne.

Dans la matinée de lundi, des formations d'avions ennemis ont lancé de grandes quantités de bombes sur Rome. On évalue actuellement les dégâts.

Grand quartier général du Fuhrer, 19 juillet. — *Communiqué du haut commandement :*

En Sicile, les troupes allemandes et italiennes, pratiquant notamment la guerre de mouvement, opposent toujours une résistance acharnée à l'ennemi. Dans la région côtière au sud de Catane, des formations britanniques d'infanterie et de chars, appuyées par de l'artillerie navale et par de puissantes formations aériennes, ont effectué des tentatives de percée qui ont échoué.

Dans les eaux siciliennes, l'aviation germano-italienne a attaqué de jour et de nuit, avec un grand succès, la flotte de transport ennemie.

APRE LUTTE DANS LA RÉGION DE CALTANISSETTA

Berlin, 19 juillet. — *Le capitaine Sertorius, rédacteur militaire de l'agence Transocéan, commente en ces termes la situation en Sicile :*

Durant les journées de samedi et dimanche, la violence des combats en Sicile a encore augmenté. La fermeté de la défense germano-italienne est caractérisée notamment par le fait que l'adversaire s'efforce toujours en vain d'atteindre son objectif principal, c'est-à-dire la ville de Catane, pour laquelle il lutte maintenant depuis une semaine. Ce succès de la défense italo-allemande est d'autant plus remarquable que les importantes unités d'infanterie et de chars du général Montgomery sont appuyées en outre par des formations aériennes considérables, ainsi que par des unités navales qui ont pris la ville sous le feu de leurs grosses pièces. Il convient également de noter l'échec d'une tentative ennemie de lancer de nouvelles unités de parachutistes entre Catane et les positions de l'Axe pour paralyser les défenseurs germano-italiens. En examinant l'activité des détachements de parachutistes anglo-américains depuis le début des opérations en Sicile, on est d'ailleurs amené à constater que leurs échecs tactiques ont été bien plus nombreux et importants que leurs succès et que l'efficacité de ces actions a été nulle. De toute façon, une comparaison entre la première grande opération de parachutistes alliés et l'action entreprise par les forces allemandes contre l'île de Crète fait ressortir plutôt l'infériorité des détachements anglo-américains.

Actuellement, de violents combats se poursuivent dans la région de Catane. Les forces ennemies qui attaquent de front le long de la côte et dont les efforts ont échoué jusqu'à présent grâce à la résistance héroïque des troupes germano-italiennes, ont subi des pertes très sensibles et tentent maintenant plusieurs manœuvres de débordement qui ont cependant rencontré également une ferme résistance.

Après avoir procédé à un raccourcissement du front à l'intérieur de l'île, les forces de l'axe occupent maintenant des positions de défense qui gagnent sans cesse en puissance, en profondeur et en cohésion. La résistance est particulièrement vive dans la région de Caltanissetta, où les troupes allemandes et italiennes, unies dans une fraternité d'armes exemplaire, ont barré le passage aux forces américaines qui attaquent en direction d'Enna.

Bien que de puissantes forces américaines aient fait leur entrée dans la ville d'Agrigente, qui a dû être évacuée par ses vaillants défenseurs, on a cependant l'impression que la VIIe armée américaine ne fait pas peser son effort principal en direction de l'ouest, mais bien entre Canicatti et Barra-Franca, où le général Patton a concentré le gros de ses forces pour une attaque en direction de Caltanissetta. Cette dernière opération peut avoir deux motifs stratégiques : ou bien le général américain compte exécuter un changement de direction et marcher sur Enna, ou bien il pense poursuivre son mouvement droit vers le nord et atteindre ainsi la côte septentrionale de la Sicile. Le commandement germano-italien est prêt à répliquer à chacune de ces éventualités.

APRÈS LE BOMBARDEMENT DE LA CAPITALE ITALIENNE

Rome, 19 juillet. — **Selon les déclarations officielles italiennes, les objectifs de l'attaque aérienne anglaise sur Rome ont été avant tout les quartiers résidentiels situés entre la Porta Maggiore et la Porta Tiburtina, où de vastes immeubles abritent des milliers d'ouvriers romains. C'est le quartier de Tiburtina qui a le plus souffert.**

Des églises, des monuments et des cimetières ont été également atteints. Dans la capitale, de nombreuses maisons ont été détruites. L'ancienne et vénérable basilique de Saint-Laurent, construite au IVe siècle par Constantin, qui abrite les tombeaux de nombreux papes, a été détruite. Le vaste cimetière catholique de Campo Verano, avec ses multiples églises et chapelles, a reçu un grand nombre de bombes. Une polyclinique a été sévèrement touchée.

LE PAPE S'EST RENDU SUR LES LIEUX

Cité du Vatican, 19 juillet. — Quittant pour la première fois le Vatican depuis l'entrée en guerre de l'Italie, le pape est allé, cet après-midi, à la basilique Saint-Laurent pour se rendre compte personnellement des dégâts causés par l'attaque aérienne de ce matin.

A l'issue de sa visite, qui a duré un peu plus d'une heure, le pape est rentré au Vatican.

COMMENTAIRES ITALIENS

Rome, 19 juillet. — Le journal romain *Picolo*, qui paraît l'après-midi, commente ainsi le bombardement de Rome :

Rome a répondu à l'ennemi avec le même calme viril par lequel toutes les autres villes italiennes ont répondu à de semblables attaques. Les Anglais et les Américains devront se persuader que l'Italie n'a qu'une âme, une âme héroïque et décidée à résister jusqu'au bout. Il n'y a pas de différence entre l'Italie du Nord, celle du Sud ou celle du Centre. Le peuple italien forme un seul bloc qu'aucune attaque aérienne ne pourra briser.

La Rome de Mussolini ressemble à la Rome de Scipion qui, elle non plus, ne désespérait pas d'elle-même quand les hordes puniques étaient à ses portes. Aujourd'hui, comme alors, le peuple romain sait que la victoire finale exige d'immenses sacrifices mais qu'elle sera arrachée à l'ennemi.

L'OPINION A BERLIN

Berlin, 19 juillet. — Le bombardement de Rome est considéré à Berlin comme une *démonstration caractéristique* contre la civilisation européenne.

On faisait remarquer, ce matin, à la Wilhelmstrasse que cette attaque se produisait quelques jours après que des assurances eussent été données que le territoire pontifical n'aurait pas à souffrir de la lutte actuelle. Le fait que ces assurances aient été si rapidement violées surprendra à peine ceux qui se souviennent de ce qu'il est advenu des garanties antérieurement données par les alliés.

On approuve, d'autre part, énergiquement à la Wilhelmstrasse le discours de M. Scora, secrétaire du parti fasciste sur la volonté de résistance de la Sicile. Le jour viendra, dit-on ici, où l'axe passera à la contre-attaque et paiera l'ennemi de retour.

Quant aux nouvelles non confirmées selon lesquelles le pape aurait répondu à la récente déclaration de Roosevelt, on déclare considérer comme improbable qu'une telle réponse ait réellement été faite.

Le chargé d'affaires américain au Vatican est reçu à la secrétairerie d'État

Berlin, 19 juillet. — *On mande de la Cité du Vatican :*

Mgr Montini, substitut de la secrétairerie d'Etat, a eu aujourd'hui un entretien avec M. Tittman, chargé d'affaires américain au Vatican.

UN FRÈRE DE LÉNINE EST MORT A MOSCOU

Moscou, 19 juillet. — Un frère de Lénine, Dimitri Illitch Oulianov, vient de mourir à Moscou, où le régime bolchevique lui a fait des funérailles solennelles.

Dimitri Illitch était médecin. Bien qu'inscrit au parti communiste, son activité politique était fort réduite.

SOMMAIRE

En 2e page :

La procession historique de la Saint-Fleuret à Estaing.

A travers les journaux.

Grâce à la lavande des Alpes, la France seule sur le marché européen peut encore produire les meilleurs parfums naturels du monde. — Monique Luigi.

La mort mystérieuse de Madame, Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans. — J. Aulneau.

En 3e page :

Le souvenir de Charles Guérin. — Henry Bordeaux, de l'Académie française.

A propos du centenaire de Paul Arène, étapes félibréennes de 1890. — Paul-Louis Grenier.

L'Hôpital de Baugé, 1644-1943. — Jacques Levron.

LE CINEMA A PARIS. — La vie ardente de Rembrandt. — G. C.

Clarté sur la Russie. — M. A. Galakhow.

CHRONIQUE DE LA VIE INTELLECTUELLE. — L'art de la nouvelle. — Maurice Blanchot.

LA GUERRE A L'EST

A L'EST D'OREL ET DANS LE SECTEUR MÉRIDIONAL
LA BATAILLE CONNAIT LA MÊME VIOLENCE

Vichy, 19 juillet. — Sur le front de l'Est, les dépêches de Berlin relatent que la bataille s'est largement étendue, puisqu'elle va depuis la tête de pont du Kouban jusqu'à Soukhinitchi, dans le secteur central. Cependant, les points cruciaux de la lutte sont constitués par la région Orel-Koursk et par le front du Mious.

Vers Orel, le correspondant spécial de l'agence Reuter à Moscou reconnaît que l'armée rouge se heurte à la forte opposition de la Wehrmacht. Il ajoute que les Soviets attaquent moins violemment qu'auparavant. Selon lui, la raison devrait en être cherchée dans la nature accidentée d'un terrain coupé de nombreux cours d'eau.

D'autre part, à Berlin, on confirme que les attaques bolcheviques ont été, en effet, moins violentes qu'au cours des jours précédents.

En outre, il est intéressant de signaler que les milieux militaires du Reich estiment que les combats qui sont actuellement en cours sur le front de l'Est représentent une offensive soviétique préparée de longue date et qui devait être effectuée en coordination avec l'action anglo-américaine en Méditerranée. Reprenant leurs déclarations antérieures, les mêmes milieux rappellent que la contre-attaque allemande à Koursk avait contrarié les plans de l'adversaire alors que les préparatifs soviétiques n'étaient pas complètement achevés. (O.F.I.-Havas.)

LE COMMUNIQUÉ ALLEMAND

Grand quartier général du Fuhrer, 19 juillet. — *Communiqué du haut commandement :*

Dans les secteurs du centre et du sud du front de l'Est, les soviets ont renouvelé hier leurs vaines attaques. Des pertes élevées en hommes leur ont été infligées et ils ont perdu en outre 337 chars.

Sur la tête de pont du Kouban, l'ennemi, en raison des lourdes pertes qu'il a subies, a cessé ses attaques au cours de l'après-midi.

Sur le Mious et le Donetz moyen, les soviets ont poursuivi leurs tentatives de percée, lesquelles ont échoué devant la défense acharnée ou à la suite de contre-attaques résolues de nos troupes.

Au nord de Bielgorod, les formations de blindés et d'infanterie soviétique, attaquant en plusieurs vagues, ont été dispersées avant même d'avoir atteint les principales lignes de combat.

Sur l'ensemble du secteur d'Orel, nos troupes ont repoussé de nombreuses attaques au cours de combats à fortunes diverses. L'ennemi a subi en ce point des pertes particulièrement élevées.

Sur les autres secteurs du front de l'Est, les soviets n'ont exécuté que des attaques locales sans succès.

L'aviation allemande est intervenue dans le combat à de multiples reprises avec de puissantes formations, frappant aux points cruciaux de la bataille défensive. Elle a remporté des succès dans de nombreux combats aériens.

Au cours de ces mêmes opérations des chasseurs roumains ont abattu 17 appareils soviétiques.

LA BATAILLE D'OREL VUE PAR UN CORRESPONDANT ALLEMAND

Berlin, 19 juillet. — *Un correspondant de guerre allemand fournit les précisions suivantes sur la bataille d'Orel :*

Deux divisions de couverture et dix divisions d'assaut, une division d'artillerie et deux corps cuirassés ont été engagés par les soviets sur un front relativement étroit. C'est une masse offensive de 120.000 hommes, appuyés par 500 pièces d'artillerie et 300 chars qui, depuis trois jours, monte à l'assaut du front allemand à l'est d'Orel. De nombreuses unités spécialisées, des batteries légères et des forces aériennes considérables participent également à l'attaque.

Au début de l'action, les forces soviétiques ont trouvé devant elles des grenadiers allemands qui ont longtemps résisté avec opiniâtreté et acharnement aux attaques de l'adversaire. Ils ont ainsi permis au commandement allemand de constituer sur une grande échelle une défense organisée. Les heures décisives et précieuses dont le commandement a pu disposer grâce à l'héroïque résistance des grenadiers ont été les conditions du succès. De nouveaux bataillons ont pu ainsi être mise en ligne et ravir à l'adversaire la victoire que celui-ci croyait déjà tenir. Les forces soviétiques qui, aux points vulnérables du front, s'apprêtaient à attaquer et à percer, on été stoppées par les nouveaux contingents entres en action. En certains points, de rapides et vigoureuses contre-attaques ont pu être montées. La bataille livrée à l'est d'Orel a dépassé son point culminant sans que la grande offensive des soviets ait obtenu les résultats que le commandement adverse semble avoir escomptés.

Ses intentions paraissent avoir été de percer en profondeur jusque devant Orel afin de prendre à revers les forces allemandes qui, plus au sud, se trouvaient en pleine attaque ou tout au moins de diminuer la pression exercée par celles-ci en obligeant le commandement allemand à prélever des effectifs dans ce secteur d'attaque de la Wehrmacht pour bloquer plus au nord l'offensive soviétique. En dépit de la supériorité dont il dispose, l'attaquant n'a réussi nulle part à obtenir l'avantage cherché.

La bataille engagée à l'est d'Orel continue avec la même violence. L'adversaire est toujours décidé à exploiter sa supériorité pour remporter à tout prix le succès stratégique dont il poursuit la réalisation. Il y aura encore des heures critiques au cours des prochains jours, heures où les nerfs des soldats et du commandement de ce secteur seront mis à rude épreuve. Le souvenir des batailles défensives livrées dans le secteur d'Orel par les mêmes divisions au cours de deux hivers rigoureux et cruels et dans l'impitoyable chaleur de l'été dernier, donne aux défenseurs allemands trempés par les épreuves, durcis par les vicissitudes, la résolution opiniâtre de remporter cette fois-ci encore la victoire.

L'OFFENSIVE SOVIÉTIQUE D'ÉTÉ EST LANCÉE, DIT-ON A BERLIN

Berlin, 19 juillet. — *Le capitaine Sertorius, rédacteur militaire de l'agence Transocéan, commente ainsi la situation sur le front de l'Est :*

L'extension des attaques soviétiques aux secteur du Mious et du Donetz, et le maintien, voire le renforcement, de la pression ennemie sur le saillant d'Orel, caractérisent l'évolution de la situation sur le front de l'Est durant la fin de la semaine. L'ennemi n'a obtenu aucun succès notable malgré la mise en ligne de forces considérables et une indifférence totale pour ses pertes en hommes, qui rappelle la campagne d'hiver.

Sur le Mious, ses colonnes d'assaut ont été décimées avant même d'avoir pu atteindre la ligne principale de résistance allemande et, sur le Don moyen, toutes ses tentatives de percée ont échoué, entraînant pour lui de lourdes pertes. Là où l'ennemi avait réussi à pénétrer dans les positions allemandes il a été rejeté par des contre-attaques énergiques.

Au nord de Bielgorod, le coin que les blindés allemands ont enfoncé dans les positions des Soviets comme un épieu dans leur chair est intact.

Dans la région d'Orel, après une période d'indécision, les combats se sont terminés par l'échec sanglant des assauts que l'ennemi avait lancés en de nombreux points. C'est au sud de Soukhinitchi que la pression ennemie est toujours la plus forte. Des combats se poursuivent d'autre part dans ce secteur pour réduire la percée, d'ailleurs sans importance tactique, que les Soviets y avaient réalisée vers le milieu de la semaine dernière.

On constate maintenant que le commandement allemand, du fait qu'il a renoncé à une offensive de grande envergure, dispose de réserves tactiques considérables. Mais les divisions actuellement en ligne ont été complètement réformées pendant les mois d'accalmie, de telle sorte que le commandement allemand peut faire face aux assauts soviétiques avec un sentiment de force tranquille et de supériorité certaine. Du point de vue de la situation générale, il ne fait aucun doute que les combats en cours correspondent à l'offensive d'été soviétique que l'on attendait depuis longtemps. Elle devait être lancée simultanément avec l'attaque alliée contre la Sicile.

Mais, comme on le sait, les plans des adversaires de l'axe ont été bouleversés de fond en comble par l'initiative de la Wehrmacht.

Il est certain que le plan initial des Soviets prévoyait une attaque principale partant du secteur de Koursk en direction de Kiev. Le commandement ennemi avait par conséquent massé ses meilleures troupes et d'énormes quantités de matériel à l'intérieur et en arrière du saillant de Koursk.

Avant même que ces vastes préparatifs eussent été terminés, la contre-attaque allemande a été déclenchée contre le centre des concentrations soviétiques. Le plan offensif ennemi s'est trouvé ainsi réduit à néant et le commandement soviétique s'est vu forcé de renoncer à ce qui en était l'essentiel, c'est-à-dire à l'offensive partant du saillant de Koursk en direction de Kiev. Pendant deux semaines, il a été contraint à la défensive pour faire face au danger tactique que constituait l'attaque allemande.

Il s'est trouvé continuellement amené à regrouper ses forces et à modifier son dispositif et si, finalement, il a réussi à lancer une offensive de grande envergure, il l'a fait dans des conditions infiniment plus défavorables.

Il est, d'une part, considérablement affaibli au point de vue matériel, par la perte de 5.000 chars, de plus de 2.000 canons, et de 2.000 avions, et, de l'autre, il a dû renoncer à déclencher son offensive principale là où il le prévoyait.

Les offensives ennemies dans le secteur d'Orel, sur le Don moyen et sur le Mious sont donc, en définitive, uniquement destinées à remplacer l'attaque principale qui devait partir du saillant de Koursk.

LE CONFLIT DU PACIFIQUE

CONTRE-ATTAQUES JAPONAISES EN NOUVELLE-GÉORGIE
ACTIVITÉ DE L'AVIATION NIPPONNE

Tokio, 19 juillet. — *Communiqué du grand quartier général impérial :*

Nos unités en garnison en Nouvelle-Géorgie ayant contourné la ligne tenue par l'ennemi l'ont attaqué par surprise à son point de débarquement.

Dans la nuit du 17 au 18 juillet, elles ont attaqué également des unités motorisées à l'est de la rivière Ai. De graves dégâts ont été infligés aux installations de débarquement et aux troupes. Deux unités motorisées ont été anéanties. Nos soldats poursuivent leurs opérations.

Nos troupes en garnison près de Munda, dans l'île de Nouvelle-Géorgie, ont repoussé à plusieurs reprises une attaque ennemie appuyée par des chars.

Le 17 juillet, nos troupes ont canonné et mis en fuite une flottille de vedettes lance-torpilles ennemies qui tentait un débarquement.

Tokio, 19 juillet. — *Communiqué du grand quartier général impérial :*

Les unités de l'aviation navale impériale opérant dans le secteur des Salomon ont obtenu les 15 et 16 juillet, les résultats suivants :

1° Les unités de l'aviation navale impériale ont attaqué le 15 juillet les positions ennemies dans l'île de Roblana, leur infligeant de graves dégâts. Sur une cinquantaine d'appareils ennemis qui effectuaient une contre-attaque, 19 ont été abattus, 10 de nos appareils n'ont pas encore regagné leur base.

2° Le 16 juillet, nos unités ont attaqué l'île de Vanikoro, dans l'archipel de Santa-Cruz, ainsi que Tulagi et Guadal-

2° Le 16 juillet, nos unités ont attaqué ennemis à l'ancre.

LES PRIMES DE LA LOTERIE

Paris, 19 juillet. — **Les primes de 40.000 francs et de 400 francs de la 18e tranche ont été tirées hier, au Gaumont-Palace. Le numéro 496.701, série A., gagne 40.000 francs.**

Tous les numéros se terminant par 157, série B, gagnent 400 francs.

Prochain tirage, le 28 juillet. (O.F.I.-Havas).

Un message du pape sera lu à la conférence de Fulda

Berlin, 19 juillet. — On apprend qu'au cours de la prochaine conférence qu'ils doivent tenir à Fulda, les archevêques et évêques allemands entendront lecture d'un message du souverain pontife qui traitera notamment des souffrances de l'Eglise en Europe du fait des bombardiers aériens.

Le pape y annoncerait également la création d'une fondation pour la reconstruction des églises dévastées au cours de cette guerre.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Vieilles coutumes du Rouergue

LA PROCESSION HISTORIQUE de la Saint-Fleuret à Estaing

Estaing, 19 juillet. — Dans la haute vallée du Lot qui, au pied du plateau de l'Aubrac serpente entre de belles plaines fertiles et des coteaux où croît la vigne qui donne un petit vin savoureux et fruité, deux lieues environ après Espalion, la route pénètre dans les gorges abruptes, découvrant tout à coup, en une vision médiévale, comme tirée d'une enluminure de beau vélin, un vieux bourg qui tient la tête d'un pont dans le défilé de la gorge. Tassées sur les flancs d'un roc isolé, les maisons construites en pierres de schiste, couvertes de larges ardoises grises, s'élèvent les unes au-dessus des autres, formant l'assise de base à un château élégant aux fenêtres à meneaux orné de balustres de pierre, de galeries et d'où émerge en un fût droit et svelte un beau et fier donjon.

C'est le château d'Estaing, berceau d'une famille illustre qui, pendant cinq siècles donna à la France des généraux, un amiral, des ambassadeurs, des évêques, un cardinal et s'enorgueillit d'avoir en son blason les armes royales : d'azur, aux trois fleurs de lys d'or, au chef du même.

Fiers de cette lignée de grands seigneurs, les habitants d'Estaing ont conservé leur souvenir et font revivre chaque année, le jour et la fête patronale, une tradition respectée.

En ce dimanche de juillet, Estaing honore saint Fleuret, qui fut évêque d'un diocèse d'Auvergne, aux temps mérovingiens et qui, revenant de Rome, s'arrêta chez son ami, l'abbé d'Estaing, tomba malade et y mourut. Son corps, religieusement gardé sur les rives du Lot, fut l'objet de vénération des habitants et même des régions d'Auvergne qui viennent, ce jour-là, honorer le « Corps Saint », apportant, pour qu'ils soient bénis le pain et le sel.

LA PROCESSION TRADITONNELLE

Comme au moyen âge, une fête originale a lieu, dont le cérémonial traditionnel déroule ses fastes dans la vieille cité, en une procession à laquelle participent tout le Paradis, les personnages historiques de la famille d'Estaing, les autorités civiles.

Il faut avoir vu ce défilé unique pour bien comprendre la ferveur populaire qui a su conserver au travers des siècles cette manifestation touchante renouvelée du moyen âge, qui réunit, en ce jour, les puissances spirituelles et civiles, tant passées que présentes, pour honorer et faire cortège à celui que vénère tout un peuple attaché aux vieilles traditions.

Les pompiers qui avant ont monté la garde en armes dans l'église, ouvrent la marche avec leur clique. Les saints, venus du paradis, défilent ensuite : saint Jean-Baptiste, vêtu d'une peau de mouton et tenant un agneau en laisse, Magdeleine, les cheveux épars, drapée dans un beau peplum ; saint Jean l'évangéliste, lisant dans un grand livre ouvert ; les vierges et martyres ; puis tout un cortège d'enfantelets, figurant les saints innocents petits prêtres, évêques et dignitaires de l'Eglise entourent la Vierge Marie couronnée, vêtue de la robe blanche, constellée d'étoiles, s'avançant les yeux baissés, les mains ouvertes comme pour bénir.

Viennent ensuite les anges du jugement dernier, sonnant de la tuba, allant pieds nus, ainsi que saint Michel, portant au bout de ses bras en croix, à droite l'épée, à gauche la balance.

Sous un dais de brocard porté par quatre lévites en dalmatique, se trouve la relique de saint Fleuret, enchâssée dans un buste du saint, barbu, mitré, en bois doré et qu'encensent sans arrêt les thuriféraires.

Un groupe curieux et toujours remarqué : les pèlerins de Compostelle, vêtus de l'ample robe de bure, coiffés du chapeau mi-religieux, mi-civil, qu'on a vu sur les vieilles gravures, long bâton de pèlerin où pendent la gourde et la fouace. Ce sont de vieux paysans, toujours les mêmes, barbus et à la peau tannée.

Après le clergé régulier, officiant solennellement, défilent les personnages historiques de la maison d'Estaing : prélats suivant leur rang ; un dom d'Aubrac en robe blanche ; des évêques en mitre d'or ; le bienheureux François d'Estaing, qui construisit le clocher de la cathédrale de Rodez ; le cardinal en cape rouge à longue traîne, que deux pages soutiennent. Chacun, comme les autres membres insignes de la famille d'Estaing, est escorté d'un page en costume du temps de son maître, portant un panonceau où sont inscrits le nom, la date, les titres du dignitaire.

Et on reconnaît dans la suite du cortège les chevaliers, officiers, les généraux dont les noms sont arrivés jusqu'à nous Tristan, revêtu d'une cotte de mailles, le heaume d'acier empenné de plumes couvrant la tête et couvrant la tête et cachant en partie les traits, comme au temps de Bouvines ; le sénéchal de Louis XI, en chaperon ; le justaucorps et les hauts-de-chausse bouffants du temps de Charles IX vêtent le maréchal ; l'amiral d'Estaing, dans sa tenue de marine de Louis XVI, attire les regards à son tour et tous, figurants d'époques révolues, sont fiers de représenter une lignée illustre dont les divers costumes ne jurent pas le moins du monde, dans le défilé au travers des rues étroites du vieux bourg au caractère médiéval, à côté des autorités civiles du moment, conseil municipal au complet à la tête duquel se trouvent maires et adjoints, ceints de l'écharpe tricolore frangée d'or et d'argent.

La réputation de la procession historique de la Saint-Fleuret avait dépassé les limites du Rouergue et, à l'époque heureuse des années qui précédèrent la guerre, une foule innombrable de visiteurs envahissait, ce jour-là, la belle vallée d'Olt, pour jouir d'un spectacle unique, passer quelques heures sur les bords ombreux de la rivière, savourer les plats locaux et le vin du cru, dans une atmosphère toute particulière où le passé et le présent se mélangeaient harmonieusement.

Un bachelier prodige

Paris, 19 juillet. — Un élève du lycée de Cambrai, fils d'un pharmacien de Caudry, Michel Colmont, 17 ans, a subi d'une façon exceptionnellement brillante les épreuves de la seconde partie du baccalauréat. Il a reçu, en effet, la mention « très bien », avec félicitations du jury en obtenant la moyenne extraordinaire de 19 sur 20. En mathématiques et en philosophie, il eut la note maxima de 20 sur 20. (O.F.I.-Havas)

LA MISE EN SERVICE D'UN NOUVEAU CARBURANT

Vichy, 19 juillet. — Une nouvelle loi vient de réorganiser le commissariat des chantiers de la jeunesse.

Les services du commissariat général des chantiers de la jeunesse destinés à encadrer les jeunes Français appelés au stage obligatoire comprendront désormais :

1) un commissariat général et ses services dirigés par un commissaire général, assisté d'un commissaire général adjoint ;

2) des commissariats régionaux, placés sous l'autorité de commissaire en chef, commissaires régionaux, auxquels sont rattachés des services régionaux, des écoles régionales et des entrepôts régionaux.

La délimitation des régions sera fixée par un décret pris sur le rapport du secrétaire d'Etat auquel ressortit le commissariat général et du ministre secrétaire d'Etat à l'Intérieur.

3) des chantiers de la jeunesse répartis en groupements.

Chaque groupement est dirigé par un commissaire, chef de groupement.

Ces diverses autorités sont assistées par des commissaires, commissaires adjoints, commissaires assistants, assistants de groupe, chefs d'atelier, chefs d'équipe, seconds d'équipe, maîtres moniteurs et chefs moniteurs d'éducation technique et d'éducation physique, moniteurs divers, commis, chefs ouvriers, ainsi que par des aumôniers, des infirmiers et des assistantes sociales.

Le personnel des chantiers de la jeunesse sera divisé en trois catégories :

1° un personnel statutaire (1 commissaire général, 1 commissaire général adjoint, 107 commissaires, 484 commissaires adjoints, 1.511 commissaires assistants, commis, chefs ouvriers, chefs moniteurs, etc...) ;

2° un personnel recruté par contrat (aumôniers, assistants de groupe, chefs d'ateliers, moniteurs, infirmières, etc.) ;

3° un personnel à salaire journalier (jeunes gens accomplissant leur stage légal).

Des dispositions de la loi ont trait aux nominations et à l'avancement.

(O.F.I.-Havas)

A travers les journaux

LES FLEUVES DE BOUE

A cause des « glissements de terrain », visibles ou invisibles, sinistres ou non, les continents auront disparu... dans cinq millions d'années, affirme M. P.-L. Chaux dans « le Petit Journal ».

Nous avons demandé à M. Charles-Paul, l'éminent géologue et archéologue qui fut un des premiers à mettre Glozel en doute, ce qu'il fallait penser de ces assauts de la montagne à la plaine.

— Ces événements, nous dit-il, nous rappellent combien est instable l'écorce terrestre que nous croyons si ferme sous nos pieds et qui, dans le réel, est soumise à d'incessantes vicissitudes.

— Mais il n'y a pas d'effet sans cause, objectons-nous.

— Dans tous les sens d'éboulements et de glissements, la grande coupable, c'est l'eau, l'eau seule, qui est par définition la grande ennemie de la terre.

— Comment organise-t-elle ses offensives ?

— Vous avez appris au collège comment l'eau, enlevé aux océans et transformée en vapeurs, en nuages, va se condenser sur les hauteurs où elle devient neige, glaciers, torrents, rivières, fleuves...

— Et la pesanteur la fait descendre...

— Jusqu'à la mer, où elle retourne. Mais l'océan n'est pas seulement le tombeau final des ondes, c'est aussi le réceptable de tous les débris que le ruissellement a arrachés à la terre dite ferme. Et ceci est aussi grave, peut-être davantage, que les glissements visibles à l'œil nu qui épouvantent l'humanité. Vous connaissez Albert de Lapparent ?

— J'avoue...

— Lapparent, reprend l'archéologue, a eu ce mot terrible et superbe : « Quand on voit couler l'eau d'un fleuve, avec ses vases, ses sables, ses graviers, c'est le convoi de la terre ferme qui passe. »

30.000 KILOMETRES CUBES

— Puis-je vous demander si les chiffres justifient ce « faire part ? »

— Les statistiques sont formelles, monsieur. Les principaux fleuves de la terre emportent à l'océan une proportion de terre solide que l'on peut évaluer à la 2.500e partie de l'eau qu'ils débitent. D'autre part, le volume total de l'eau des fleuves à leur embouchure peut être estimé à environ 30.000 kilomètres cubes. D'après cela, les eaux courantes enlèvent à la terre ferme et apportent à l'océan, chaque année, un peu plus de 10 kilomètres cubes.

— Ce grignotage est insignifiant.

— Pas autant qu'il y paraît... Les éléments travaillent dans le temps Rien ne les presse, et ils arrivent toujours à leur fin. Ces mêmes eaux courantes enlèvent bel et bien 5 kilomètres cubes par an aux continents, et ceci rien que par la dissolution des éléments minéraux qu'elles occasionnent.

— Sauriez-vous me dire de combien la précipitation de ces apports sur le fond des mers fait monter chaque année le niveau de celles-ci ?

— Exactement de 14 centièmes de millimètres.

— Vous me rassurez. Ce n'est pas ainsi que l'homme terminera son cycle

— Qu'en savez-vous ? Si l'activité du travail des eaux qui ruissellent à la surface du globe demeure toujours ce qu'elle est aujourd'hui (et on ne voit guère les motifs d'un changement de cet ordre) et si, d'autre part, un événement brutal ne fait pas retentir aux oreilles des hommes les trompettes de Jéricho, il est hors de doute, vous entendez, monsieur, hors de doute, que les alluvions amèneront la disparition complète des continnets.

— L'essentiel, c'est que l'on ignore à quelle date.

— Pas du tout ! Ce sera à peu près dans cinq millions d'années.

— Voilà qui nous permet de voir venir.

OBJETS TROUVÉS

On perd beaucoup moins facilement ses affaires, constate M. François-Jean Armorin dans « le Journal ».

Les chiffres sont probants : avant la guerre, le bureau des objets trouvés recueillait en moyenne cinq mille épaves chaque année dans le grand Lyon... Or, l'augmentation pour 1942 est quasi insignifiante...

Et l'employé en me pilotant dans les méandres compliqués et mal éclairés de sa soute de réception, m'a donné les détails que voici .

— Question rituelle... Que perd-on surtout ?

— De tout, réplique brièvement le scribe. Que ce soit parapluies, sacs à main, surtout bijoux et porte-monnaie... Des tas d'objets invraisemblables aussi ; voyez plutôt :

LE BRIC-A-BRAC DE LA DISTRACTION

Il extirpa d'un coin obscur une affreuse couronne mortuaire en perles violettes et vertes « A mon cher Gaston »... l'inscription se déroulait sur la relique en lettres de métal. Un « découvreur » — ce qui prouve encore l'existence de personnes honnêtes — a rapporté pieusement un cerceau probablement oublié par un gamin sur la place Bellecour... Une compagnie de cannes à pêche — arrivées depuis l'ouverture — se tiennent au port d'armes dans un coin, attendant le retour éventuel à leur propriétaire insouciant. Mais les rayons sont surtout envahis par des centaines de parapluies... Ils émergent partout, vous accrochent insidieusement, au passage, de leur bec recourbé... Je ne sais si quelque original a l'intention de dresser une « monographie du parapluie » ou d'écrire en plusieurs tomes l'histoire à travers les âges de cet accessoire indispensable... Si le cas se présentait, que ce chercheur se précipite au « bureau des objets trouvés »... il rassemblera sans peine documents et « tuyaux » indispensables ! Car toute cette faune y est représentée ; depuis le parapluie zazou dernier cri jusqu'au vieux « pébroque » fatigué et hors de forme...

— La Compagnie des tramways est notre principal fournisseur, continue l'employé... on nous apporte en moyenne cinquante épaves chaque jour uniquement pour les trams... fait curieux et bien compréhensible d'ailleurs, ces parapluies y sont tous retrouvés... c'est à peine si on m'apporte vingt « pépins » ramassés dans la rue chaque année. De même pour les sommes d'argent et les bijoux... voir arriver ici cinq ou six mille francs en liasse, c'est... monnaie courante, si j'ose dire ! Depuis la guerre, nous recevons beaucoup de cadres de vélos abandonnés dans quelque couloir désert... mais roues, pneus et chaîne ont toujours disparu, bien entendu !

UN AN... ET UN JOUR

Mais je pourrais ainsi vous énumérer tout ce qui se vend sous la calotte du ciel et je ne connais pas encore un objet quelconque qui ne soit venu échouer dans ce fourre tout.. Regardez encore... une faluche d'étudiant de chimie, je crois... et ces skis et luges en souffrance ici depuis le mois de décembre dernier.

— Que faites-vous de tous ces objets ?

— Nous les garderons un an... Le délai — beaucoup trop long — était autrefois fixé à trois ans... Vous rendez-vous compte ? On aurait pu me réclamer une paire de gants disparus le 26 juin 1940...

« Toute une paperasse est nécessaire en effet... Première fiche que l'on remettra au déposant ; deuxième fiche conservée par le commissariat, troisième et dernier bulletin adjoint à l'objet et portant date, heure et endroit de la découverte... »

— Et que fait-on des denrées périssables ?

— Nous les gardons vingt-quatre heures et elles sont laissées ensuite à celui qui les a trouvées... A moins qu'il ne s'agisse d'un colis important que nous remettons alors aux hospices ou à l'Hôtel-Dieu... témoin ce cageot d'oranges — aubaine rare — trouvé récemment sur le quai Saint-Antoine. Les autres objets, le délai fatidique écoulé, sont vendus par les soins de l'administration des domaines.

— Vient-on vous réclamer souvent des objets perdus ?

— Oui, contrairement à ce qui se passe dans les gares, les gens s'informent, cherchent, quittes à perdre une demi-journée, pour retrouver leur parapluie ; mais tout est devenu si rare !

LES DÉBUTS DE CHALIAPINE

G. R. rappelle dans « Le Mot d'Ordre » les débuts de Chaliapine, qui s'éleva des bas-fonds de Kazan aux sommets du grand art.

A force de traîner ses guêtres au jardin Panaïev, il fait la connaissance de Kaminski. Ce Kaminski a, comme lui, 17 ans, mais il parle du haut de son autorité, car il fait partie de la troupe :

— Il s'offre pour toi une excellente occasion d'entrer au théâtre Notre directeur est sévère, mais très bienveillant pour les jeunes, Va le trouver.

— Mais je ne sais pas jouer.

— Ça ne fait rien. Essaye.

. . . .

LE GRAND JOUR

Voici le grand jour. Ou, plutôt, le grand soir, Chaliapine arrive au jardin une bonne heure avant tous les autres, le cœur battant, la tête en feu. Les phrases de son rôle, qu'il se répète mentalement, en marchant, dansent une sarabande effrénée. Le voilà dans sa loge, enfilant sa tunique en calicot vert à parements rouges, sa culotte de cotonnade grise en guise de culotte de peau, sans oublier de splendides guêtres de toile cirée qui, sur ses bottes, font un effet. Il se barbouille de fard. Il est fin prêt. Tout à coup il recule alors qu'il faudrait avancer. Une main le pousse sur la scène. Il est devant le trou noir de la salle, dont il sent confusément la respiration.

Que se passe-t-il ?

— Je comprends à merveille qu'il faudrait parler, agir, vivre enfin, confessait-il dans ses bons jours, mais j'en étais totalement incapable. Mes pieds restaient lourdement rivés au plancher : mes bras, soudain ankylosés, collés le long de mon corps ; ma langue, enflée et raidie comme par une tumeur, emplissait ma bouche... Pas un mot... Pas un geste... De la coulisse, des voix, que je distinguais fort bien, parvenaient :

— Parle ! Parle donc, saligaud !... Dis quelque chose !... N'importe quoi...

— Ah ! nom d'un chien !

— Flanquez-lui une torgnole !

— Secouez-le, sacrebleu !

« Tout tournoyait devant mes yeux. Une immense gueule aux voix multiples m'aboyait aux oreilles, traversée des tridents éclats de rire. La scène s'enfonçait sous mon poids. J'eus la sensation d'y tomber, comme englouti.

« Soudain, une sorte d'hercule écumant et blême se jette sur moi, me roue de coups, m'arrache mon costume... C'était le directeur de l'établissement. Je me trouve, peu de temps après, à moitié nu, dans le jardin, où je ne sais qui a jeté mes hardes.

. . . .

COPISTE, DEBARDEUR

Nouvel essai sans gloire comme copiste à la cour d'appel, Un avatar l'en fait chasser, une fois de plus, il a emporté des « arrêts » pour faire des heures supplémentaires à la maison le soir, et les a égarés en route.

— Dehors, vaurien ! hurle l'huissier du haut de sa stalle, mis au courant dès qu'il revient. Foutez-le à la porte, ordonne-t-il aux plantons, raides comme des piquets... Tapez-lui dessus !... Faites déguerpir ce chien !

Le « chien » a aussitôt l'idée qu'il peut aussi bien déguerpir lui-même, et le voilà prenant la fuite de toute la vitesse de ses longues jambes.

Décidément, Kazan, sa ville natale, ne lui réussit point. Du large !

La vie est belle avec les débardeurs, les bateliers en compagnie desquels il parcourt la Volga. Mais quel boulot ! Des sacs de farine de cinq pouds à transporter. Soixante, quatre-vingts sacs sous lesquels, bien que fort et les reins bandés à craquer, les jambes faiblissent.

— Il faut prendre l'habitude de te rompre les os, charlatan. Tu t'y feras, va, comme nous, plaisantent les rudes copains du jour.

Après la farine, les pastèques. Ça, c'est moins dur. On passe les fruits de main en main et, à la fin de la journée, on en touche deux pour soi et vingt copecks. La vie est belle — ou presque. Enfin un peu moins grise, un peu moins maussade qu'à Kazan.

La misère est tenace. Elle colle longtemps à la peau de ceux qui y baignent depuis l'enfance. Après un premier contrat, Chaliapine reste une longue période sans engagement. La bise d'hiver lui mord la peau, car il a fallu vendre son unique pardessus sacrifier son ultime paire de bottes, s'enfoncer sans but, les pieds dans la neige, sur des chemins dont on ignore où ils conduisent pour attraper une croûte de pain, s'étendre quelque part et dormir. Le sommeil, lui, au moins, a cela de bon ; il permet d'oublier.

POUR VINGT ROUBLES...

Les beaux rêves de théâtres ne font pas trêve partout. Chaliapine rencontre un impresario qui lui propose un engagement dans un chœur pour Oufa:

— Je ne puis vous payer le même salaire qu'à ceux qui ont un répertoire.

— Ça ne fait rien, je travaillerai sans rémunération.

Stupeur ! Un fou sans doute, ce grand dégingandé, qui crève la faim et parle de chanter pour l'amour de l'art.

— Je n'ai pas d'argent, explique-t-il, mais peut-être me donnerez-vous quelque chose tout de même ?

— Quinze roubles par mois.

— J'ai besoin tout juste de quoi vivre. Si je puis m'en tirer avec dix roubles...

Et, pour vingt roubles, Chaliapine signe son premier engagement.

Mobilisation des oisifs en Bulgarie

Sofia, 19 juillet. — Le gouvernement a autorisé les maires de toutes les communes à mobiliser leurs administrés entre 20 et 55 ans qui ne travaillent pas ou n'ont pas d'emploi défini.

Grâce à la lavande des Alpes

la France, seule sur le marché européen, peut encore produire les meilleurs parfums naturels du monde

« Vous n'avez plus de parfums français ? ... »

Cette phrase est prononcée avec l'accent de la catastrophe par une élégante jeune femme qui vient d'entrer dans une grande parfumerie américaine.

« Mais, ce n'est pas possible... Comment vais-je faire ?... »

Empressée, la vendeuse, jonche en un instant la table de flacons de toutes tailles et de toutes couleurs.

« Tenez, celui-là est une parfaite imitation de « Pour Toi », de X... Et sentez celui-ci : n'est-ce point tout à fait le « N° 15 », de Y... ? »

La jeune femme penche sur l'article proposé un très joli nez poudré, puis, secouant la tête :

« Non, cela n'a aucun rapport. Cela ne pourra jamais aller ».

Et elle sort sans avoir rien acheté, au grand découragement de la pauvre vendeuse.

Car cette scène se renouvelle une cinquantaine de fois par jour. Les parfums français sont irremplaçables. Seuls, à l'étranger, ils étaient appréciés, estimés par la clientèle de qualité. A quoi tient donc leur réputation ? Tout d'abord, au goût, à l'habileté inimitable de nos parfumeurs. Mais, aussi, à la qualité des essences qu'ils emploient, faites avec ces fleurs de France, si belles et si parfumées, écloses dans ce climat tempéré qui leur est propice.

Entre toutes, l'essence de lavande est la plus recherchée pour son parfum tenace et prononcé. Avant la propriété de fixer les autres odeurs, elle sert de base à la plupart des mélanges.

Il y a trois sortes de lavande : la lavande spic et aspic, le lavandin et la lavande fine. Les deux premières sont surtout utilisées en pharmacie pour la fabrication des antiseptiques.

La lavande proprement dite, la plus recherchée, se trouve facilement à l'état sauvage, mais à une certaine altitude. Celle des Alpes est la plus estimée, comme étant particulièrement riche en éther.

La plupart des cultivateurs vont dans la haute montagne chercher des plants dont ils sèmeront la graine.

Cette culture semble n'exiger que peu de soins ; elle est cependant fort délicate : il faut défendre la plante contre l'envahissement des mauvaises herbes, sarcler et travailler la terre alentour, mais avec précaution pour ne pas arracher la plante, qui pousse très en surface. Enfin, celle-ci ne dure que quelques années. Au bout de trois ou quatre ans, les plants, qui, à l'état sauvage, auraient été éternels, devront être changés.

Cette culture, sans être aussi astreignante que beaucoup d'autres, exige donc un certain travail. Aussi avait-on pensé à substituer à la lavande naturelle une essence synthétique. Mais les essais s'avérèrent désastreux et l'on revint bien vite aux anciennes méthodes.

A partir de 1920, la lavande connait une subite et considérable prospérité. Or, dans les Alpes, par exemple, bien des paysans possédaient des terres où la précieuse fleur, considérée comme négligeable, poussait à l'état sauvage. Quand ils en apprirent la valeur, chacun s'empressa de la récolter, pour la vendre. Certains pauvres paysans de la montagne trouvaient juste dans les pentes caillouteuses de quoi nourrir quelques chèvres et gagnaient à peine quelques centaines de francs par an. Ils connurent une richesse à ce point subite qui les déconcerte un peu. Cent, deux cent mille francs tombaient chaque année dans leur escarcelle qui n'avait pas été préparée pour en tant recevoir. La plupart d'entre eux ne savaient à quoi employer leur fortune.

Ce furent, chez certains, des dépenses ahurissantes. A telle paysanne, jusque-là déguenillée, le facteur rural, admiratif, apportait contre remboursement, le plus beau manteau de fourrure des galeries Lafayette. Et la bergère le revêtait pour garder ses moutons. Dans d'autres cas, hélas ! plus nombreux, les démarcheurs de banques véreuses surent aiguiller vers leurs guichets ces riches clients trop faciles à gruger.

Après quelques années de crise, la lavande connaît un nouvel essor. On revoit de nouveau dans les Alpes, la Drôme, la Lozère les grands champs aux reflets bleutés. Cela ne nuit en rien, d'ailleurs, à la production agricole : la lavande pousse sur des terrains rebelles à toute autre culture. Grâce à elle, seule sur le marché européen, la France peut encore produire des parfums naturels et prouve une fois de plus qu'elle conservera toujours la première place dans le domaine du goût et de l'élégance.

Monique LUIGI.

Une cérémonie symbolique à la frontière franco-espagnole est célébrée pour la 568me fois

Oloron-Sainte-Marie, 19 juillet. — Dans les conjonctures actuelles, célébrer pour la 568e fois une entente entre deux nations n'est pas chose banale. C'est peut-être même un événement unique au monde.

Et c'est pourtant ce qui s'est passé mardi dernier, au lieu dit « La Pierre Saint-Martin », borne frontière qui se trouve dans un site sauvage, à 2.000 mètres d'altitude entre la vallée française de Barétous, dans les Basses-Pyrénées, et la vallée espagnole de Roncal, en Navarre.

C'est très exactement en cet endroit que, le 13 juillet 1375, la même cérémonie avait lieu après la conférence qui se tint à Anso en Aragon à l'invitation de Charles II de Navarre et de Gaston, prince de Béarn, pour mettre fin aux luttes sanglantes qui opposaient les bergers espagnols et français depuis les temps les plus reculés.

Depuis 1375 donc, les bergers français paient tous les ans un tribut de trois génisses blanches et sans taches aux bergers espagnols pour avoir le droit de pacager en Espagne du lever au coucher du soleil, ceci durant 28 jours à dater du 13 juillet.

Pour la 568e célébration de ce lointain traité, on trouvait mardi matin, à 2.000 mètres d'altitude, grâce, il faut le noter, à l'esprit de compréhension des autorités d'occupation — les représentants espagnols, en l'espèce l'envoyé du gouverneur de Pampelune, dom Federico Cuenca Calvos, l secrétaire de la « Junte » Cuenca Calvos, le secrétaire de la « Junte » d'Isaba et ses adjoints et les syndics de la vallée ; du côté français : M. Tomasi, sous-préfet d'Oloron, les maires et délégués des communes qui paient le tribut.

Les autorités d'occupation étaient représentées par plusieurs officiers.

Le temps était froid et brumeux, « bouché » à cette altitude, mais le contact fut chaleureux entre Français et Espagnols, habitants de vallées voisines et dont les intérêts sont presque semblables, quoiqu'ils soient séparés par de hautes montagnes.

La cérémonie s'est déroulée selon le rite ordinaire, Français et Espagnols jurant les mains jointes sur la borne-frontière de respecter le traité signé par leurs ancêtres en 1375 et l'alcalde d'Isaba déclarant solennellement « Paz abants » (la paix dorénavant).

Puis le déjeuner traditionnel eut lieu en territoire espagnol.

LA MORT MYSTÉRIEUSE DE MADAME

Henriette - Anne d'Angleterre

DUCHESSE D'ORLÉANS (1)

« O nuit désastreuse, ô nuit effroyable où retentit tout à coup comme un éclat de tonnerre cette étonnante nouvelle : Madame se meurt, Madame est morte ! Qui de nous ne se sentit frappé à ce coup, comme si un tragique accident avait désolé sa famille... Elle a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs. Le matin elle fleurissait, avec quelles grâces vous le savez ; le soir, nous la vîmes séchée. »

La grande voix de Bossuet lançait, pour les âges futurs, dans son oraison funèbre, cette grave interrogation sur la mort de Madame qui fut foudroyante. Toutes les suppositions étaient donc permises. A quel « accident qui avait désolé sa famille » Madame avait-elle succombé ? Etait-ce un accident fortuit ou un accident criminel ? Dans quel mystère sommes-nous plongés ? Efforçons-nous de l'éclaircir, car les opinions les plus divergentes se sont donné libre cours. On n'a pu, en effet, apporter des preuves certaines en faveur d'une thèse ou d'une autre, et tout dans le drame, quand on l'étudie patiemment, apparaît étrange et singulièrement troublant.

***

Il est reconnu, de l'avis presque unanime, que l'union de Madame avec son triste mari était traversée par des querelles et des scènes quotidiennes. Malgré son triomphe, après son voyage d'Angleterre et la signature du traité de Douvres, elle était accablée par les misères et les humiliations de sa triste vie conjugale : sa santé en était même ébranlée.

Elle vient de s'installer avec la Cour, à Saint-Cloud (27 juin 1670). Le 28 juin, après une baignade en Seine qui ne lui a pas réussi, elle a fait un repas plantureux qu'elle a parfaitement bien digéré. Mme de La Fayette, son intime amie, qui a noté, jour par jour, les événements de ces tristes journées, vient la voir, le soir, vers les 10 heures, et se promène avec elle dans les jardins jusqu'à minuit. Elle passe une excellente nuit, mais se déclare, le lendemain matin, très chagrine et de méchante humeur à cause « des scènes répétées de Monsieur ». Elle se rend à la messe avec Mme de La Fayette. La journée se passe normalement et Madame mange avec beaucoup d'appétit. Dans l'après-midi, elle s'étend sur des coussins, sa gracieuse tête appuyée sur les genoux de son amie qui veille pieusement sur son sommeil. A son réveil, elle a la mine fatiguée. Monsieur et Mademoiselle s'en aperçoivent et en font la réflexion.

Elle demande à se rafraîchir, et Mme de Gamaches lui apporte un verre d'eau de chicorée préparée à l'avance et qu'elle a coutume de boire. Immédiatement après l'ingestion de l'eau, elle s'écrie d'une voix douloureuse : « Ah ! quel point de côté ! quel mal ! je n'en puis plus ; je suis empoisonnée ! » (1). Son visage était devenu livide. Elle se plaignit, en même temps, de douleurs au creux de l'estomac. On la déshabilla rapidement et on la porta sur son lit d'où elle ne devait plus se lever. Elle demanda avec insistance des contrepoisons. On lui fit absorber de la poudre de vipère, de l'huile et diverses drogues ; on lui fit même une saignée au bras. Elle expirait à 2 heures du matin, au milieu des plus atroces douleurs, avec un courage et une résignation qui firent l'admiration de tous. La mort avait fait son œuvre dans quelques heures, avec une brutalité déconcertante. Voici les faits : nous allons en faire l'examen critique.

***

Si tous, à cette époque, conclurent à un empoisonnement, c'est d'abord parce que Madame en avait la certitude absolue. Mme de La Fayette en fait l'aveu très net. Lorsqu'elle se tord dans les pires souffrances, elle le dit nettement à son confesseur, M. Feuillet.

Puis il y a le récit de Saint-Simon et de la Princesse Palatine, la seconde Madame. Tous les deux diffèrent peu l'un de l'autre. Ils ont écrit que le marquis d'Effiat, intime ami du Chevalier de Lorraine, violemment hostile à Madame et dont l'intimité, plus qu'étroite avec Monsieur, est un scandale à la Cour, a décidé l'empoisonnement de Madame. Il traverse l'antichambre, le 28 juin 1670, l'ouvre, prend la tasse avec laquelle Madame est habituée à boire son eau de chicorée, en frotte l'intérieur avec du papier et y laisse le poison mortel, que lui aurait apporté de Rome un certain Morel qui fait partie de la bande. Quand Madame s'écria qu'elle était empoisonnée, plusieurs personnes présentes, dont Mme de La Fayette, Monsieur, etc..., burent immédiatement de la même eau et n'en furent point incommodés. Car c'est la tasse seule qui contenait le poison, mais elle avait disparu. On ne la retrouva nettoyée que beaucoup plus tard.

D'après ce récit, écrit par Saint-Simon longtemps après l'événement tragique, mais par la Palatine peu de temps après le décès d'Henriette-Anne, car elle est arrivée à la Cour et a épousé Monsieur quinze mois après l'année 1670, il faut supposer — ainsi parle Littré — « ou que la poudre vénéneuse ayant été mise dans la tasse, la personne qui versa l'eau, pour l'apporter à Madame, ne s'aperçut pas qu'elle contenait, dans son fond, une substance que la propreté seule obligeait de jeter, ou que les parois mêmes et les bords de la tasse avaient été enduits de quelque poison (2).

Cette thèse fut admise à l'époque par tous les contemporains de Madame. Voltaire n'écrit-il pas : « La Cour ne doutait pas qu'elle fût empoisonnée, et toute l'Europe le disait » (3). On affirma même que Louis XIV avait cru au crime sans l'avouer jamais.

Quant aux médecins, ils déclarèrent tous qu'elle n'avait pas été empoisonnée. C'était s'aventurer beaucoup. On sait, en effet, que ce n'est qu'au commencement du siècle dernier, que la science de la chimie et de la vie, l'étude des substances vénéneuses, ce qui constitue la toxicologie ont été connues (recherches d'Orfila sur les poisons). Il ne le leur était donc pas possible de dire, en connaissance de cause, au XVIIe siècle, si Madame avait été empoisonnée ou non.

Les rumeurs d'empoisonnement étaient telles que le Roi, fort impressionné par tout ce qui se disait à la Cour, ordonna l'autopsie à laquelle il pria l'ambassadeur d'Angleterre, lord Montagu, ainsi que des seigneurs anglais, d'assister. Que dit cette autopsie ?

***

L'opération eut lieu le lendemain de la mort (30 juin 1670), devant les médecins qui avaient soigné Madame et les médecins que le Roi avait conviés lui-même. Mais Gui Patin, qui avait un grand renom, n'y assistait pas. Elle fut pratiquée par le médecin et le chirurgien anglais : Boscher et Hugh Chamberlain, par le jeune chirurgien Félix, qui ouvrit le corps, et par l'abbé Bourdelot, qui nous a laissé un récit de l'opération (4), comme l'ont fait, en anglais, Boscher et Hugh Chamberlain (5). Le chirurgien anglais relate dans son rapport, qu'on a remarqué « un petit trou dans la partie moyenne et antérieure de l'estomac », « arrivé par mégarde au chirurgien qui avait coupé l'estomac »... « Je n'y trouvai, ajoute-t-il, aucune excoriation, ni corrosion, ni noirceur, ni dureté, ni macule, ni lésion d'aucune sorte. » Cette perforation, qui va servir à étayer toute une thèse, pour affirmer que Madame a succombé à une maladie gastro-intestinale, avait été fait, par mégarde, par le chirurgien Félix. Il n'était, en effet, âgé que de 17 ans.

Cette autopsie, telle qu'elle a été pratiquée, est du reste pleine d'imprécisions et a été des plus discutées par les médecins et les divers auteurs des XIXe et XXe siècles.

A quoi les médecins avaient-ils conclu, une fois l'autopsie faite ? Ils s'étaient mis tous d'accord sur ce point, « qu'il n'y avait pas eu d'empoisonnement ». Donc la mort était naturelle, mais à quelle maladie l'attribuer ? Pour lui donner un nom, les médecins l'appelèrent « une bile échauffée », que l'on nommait à l'époque le choléra morbus. Or, ce diagnostic « postmortem » était faux, car le choléra morbus, diffèrent du choléra asiatique, se caractérise par des vomissements et des déjections incoercibles. Or, il n'y en avait pas eu. Les médecins, du reste, n'avaient rien compris à la maladie, « et n'avaient pas donné de remèdes, même pas de l'émétique », dit Mme de La Fayette.

Les auteurs modernes, d'après l'autopsie, ont adopté une thèse différente sur la maladie qui, en dehors de l'empoisonnement, aurait entraîné la mort de Madame, et cette diversité d'opinions ne cesse pas d'être des plus troublantes.

Mais ce qui est encore plus étrange, c'est que des praticiens ou des auteurs célèbres, quelle que soit leur valeur, aient pu, à deux cents ans de distance, émettre une opnion affirmative, contraire à celle de l'empoisonnement et par conséquent différente de tout ce qui se disait, d'une façon formelle, et à la Cour et à la ville, et à Paris et à Londres. Louis XIV lui-même, puis Charles II ne paraissaient guère rassurés par l'autopsie et semblaient en contester la véracité.

***

Si Madame n'a pas été empoisonnée, elle est donc morte, en quelques heures, d'une maladie brutale et foudroyante. Toute affection pulmonaire doit être écartée ; celle-ci est à lente évolution. On a beau évoquer les antécédents de sa mère : Madame, si elle avait été atteinte d'une affection des bronches, aurait été soignée en conséquence. Il n'y a pas eu de pleurésie, pas d'hémoptysie. La vie de fatigue qu'elle menait n'était pas compatible avec une maladie pulmonaire. Un phtisiologue n'aurait certainement pas trouvé, chez elle, les signes cliniques démonstratifs d'une tuberculose à évolution foudroyante, et qui, dans ce cas-là, est généralement accompagnée de vomissements sanguins.

Il n'y a du reste que deux affections retenues par les auteurs modernes : l'ulcère stomacal et la péritonite qui s'accompagne souvent, à l'heure actuelle, d'une appendicite.

Il y a d'abord la thèse brillamment exposée par Littré (6). Il croit fermement à un ulcère stomacal qui a déterminé une rupture violente et une péritonite aiguë. Cette thèse a été combattue par M. Loiseleur (7) et par le docteur Legué (8).

Ces deux auteurs n'admettent pas l'opinion de Littré au sujet de l'ulcère stomacal, parce qu'il n'y a pas eu d'hémorragie plus ou moins abondante, se traduisant par une hématémèse, et que la malade n'a pas enduré, au préalable, de douleurs violentes. Mme de La Fayette ne parle, dans son récit, que de vagues douleurs et non de vomissements sanguins. Y aurait-l eu, comme le suppose Littré, un ulcère latent, depuis plusieurs années, amenant brusquement une mort foudroyante, à la suite de l'ulcération d'un gros vaisseau ou de perforation ? Alors l'autopsie aurait révélée la cause très exacte de la mort.

Il est vrai qu'on a trouvé un trou, après l'autopsie, dans l'estomac de Madame, et toute la discussion roule autour de cette perforation retenue par Littré et qui est la base de son argumentation : ce trou est-il dû à une perforation stomacale, d'où ulcère et mort naturelle, ou a-t-il été provoqué par la maladresse du jeune chirurgien Félix, lors de l'autopsie ? M. Funck Brentano ne peut s'empêcher de reconnaître que « l'argumentation de Loiseleur atteint sur un point, et qui semble décisif », la démonstration de Littré (9). Mais, d'après le procès-verbal de l'autopsie, ce n'est nullement, là, la lésion mortelle, car cette ouverture n'offre, en aucune façon, les caractères constants qu'on observe dans une perforation causée par l'ulcère simple. « Ce petit trou, dit le procès-verbal, était situé dans la partie moyenne et antérieure, lequel est arrivé par mégarde du chirurgien. »

M. Funck Brentano (10) reprend toutes les descriptions de l'ulcère stomacal d'après la doctrine médicale, et donne l'appui de sa haute autorité à la thèse de Littré. Il est vrai, ainsi que l'enseigne Jaccoud, dans son « Traité de Pathologie » (11), qu'il peut y avoir « un ulcère stomacal avec une délimitation très nette, l'absence d'inflammation et de suppuration périphérique, une section tellement nette, comme dit M. Bouveret, que, « suivant une comparaison classique, l'ulcère paraît comme taillé à l'emporte-pièce. La dimension varie d'une lentille à une pièce de 5 francs » (12).

De son côté, M. Lemoine, dans son « Traité de Pathologie interne » (13), écrit que, « dans certains cas », l'ulcère s'établit sans avoir été précédé d'aucun trouble digestif et sans en provoquer, et, tout à coup, en dépit d'une bonne santé apparente, détermine une hématémèse foudroyante, ou une péritonite suraiguë. « A la « période d'état », l'ulcère se traduit par trois symptômes principaux : la douleur, la gastrorrhagie et les vomissements... La perforation se produit à l'occasion d'un choc ou le plus souvent pendant la période digestive : elle se révèle par une douleur intense, de la pâleur du visage, de la petitesse du pouls et provoque rapidement des syncopes, puis surviennent les signes d'une « péritonite aiguë ». La péritonite aiguë se traduit ordinairement par une douleur intense, des vomissements porracés, du météorisme et des symptômes généraux graves... »

Même opinion chez le professeur Balthazar (14) : « En cas d'ulcère stomacal et de perforation, les symptômes s'accentuent progressivement et n'atteignent tout leur développement que douze à quinze heures après le moment où la perforation s'est produite. Les vomissements surviennent. » Or, chez Madame, les symptômes ont été beaucoup plus rapides et il n'y a pas eu de vomissements. Ainsi, il n'y a aucune divergence de vue dans toutes ces opinions des maîtres de la pathologie française.

(*A suivre*).

J. AULNEAU.

(1) Abbé Bourdelot, médecin : *Relation de la maladie, mort et ouverture du corps de Madame.*

(2) *Médecines et médecins*, 1 volume, in-8°, Paris, 1872, page 44.

(3) *Le siècle de Louis XIV*, édit. René Groos, 1930, tome II, page 10.

(4) Poncet de La Grave : *Mémoires intéressants pour servir à l'histoire de France, et intitulés : Relation de la mort, maladie et ouverture du corps de Madame*, Paris, 1789, page 417.

(5) Bibliothèque Nationale, Manuscrits.

(6) Littré, *Médecine et médecins*, Paris.

(7) *Le Temps*, 2 novembre 1872, op. cit.

(8) *Médecins et empoisonneurs au XVIIe siècle*, op. cit., page 244 et suivantes.

(9) Funck Brentano : *Revue encyclopédique*, 1897.

(10) Funck Brentano : *ibid.*, page 812 et suivantes.

(11) Tome II, in-8°, 1877, page 159.

(12) *Traité des maladies de l'estomac*, 1 vol., 1893, page 200.

(13) Tome II, page 117 et suivantes.

(14) *Précis de Pathologie interne*, tome III, pages 137 et 139.

(1) Cette étude a fait l'objet, le 17 avril 1943, d'une communication devant l'Académie des Sciences morales et politiques. Elle constitue le dernier chapitre du tome I de l'ouvrage que publiera prochainement l'éditeur Denoël (19, rue Amélie, Paris) : *Les grandes dames du Palais-Royal.*

LE SOUVENIR DE CHARLES GUÉRIN

En ce temps où refleurissent sur nos malheurs la poésie et la gloire des poètes, il est un nom trop oublié dans les nouvelles anthologies, et c'est celui de Charles Guérin.

Il est mort le 17 mars 1907, à 33 ans, à Lunéville, sa ville natale, à son foyer. Après avoir erré en Italie pendant toute sa jeunesse, il désirait être entouré des siens qui l'adoraient. Il appartenait à ma génération et, quand il venait à Paris, trop rarement, j'avais la joie de l'accueillir au passage. René Boylesve était aussi son ami et le raillait sur ce mélange d'amour mystique et d'amour profane qui est le fond même de ses recueils dont le meilleur, le plus significatif, est sans doute « Le cœur solitaire ».

Il apparaissait ainsi de temps à autre, mélancolique et mystérieux, le visage régulier encadré par une barbe déjà prête à grisonner prématurément, de beaux yeux dorés et doux qui plaisaient aux femmes, un air un peu languissant qui laissait prévoir le mal dont il ne put guérir malgré des soins attentifs et des saisons aux paysages de soleil et de santé. Ces paysages lui avaient donné le goût de caresser sa vie menacée à toute la douceur de la terre. Il fut dans son printemps le poète de l'automne et du soir. Nul n'a trouvé des accents plus attendris pour fixer le recueillement qui descend sur les choses avec la tombée du jour, et la qualité plus fraîche du vent, et les nuances plus délicates de la lumière mourante. « Les soirs pensifs du déclin de l'été, L'air dont l'odeur trahit l'approche de l'automne, le val plein de lune, le crépuscule qui rêve au fond de la forêt, la montagne qui se découpe en traits noirs sur le ciel », il nous en donne, rien que par une sorte de précision dans l'ampleur, d'exactitude dans l'harmonie, comme la sensation physique. On respire dans ses vers l'inquiétude et la joie que nous versent en s'en allant les trop beaux jours d'octobre :

Le soir d'or se suspend à l'âme qu'il [incline
Comme le fruit trop lourd fait se [ployer la branche...

Je note encore ces deux vers d'un sonnet du « Cœur solitaire :

Le ciel profond reflète en étoiles nos [larmes,
Car nous pleurons ce soir de nous [sentir trop vivre...

Et plus encore que des soirs frissonnants de l'arrière-saison, il jouit de ce calme nocturne si pur, si profond, que les « âmes entendent ». Un accompagnement de paix, une orchestration en sourdine, infiniment douce et voilée, sur laquelle le chant humain prend mieux toute sa valeur, voilà ce qu'il attend de la nature. Il veut s'écouter vivre, et que le monde, alentour, ne fasse pas un bruit trop éclatant.

S'écouter vivre, ce n'est pas s'abandonner à la vie, c'est presque toujours se raidir contre la vie, la peser l'approfondir, au lieu de la laisser couler avec tranquillité dans le sang de ses veines. S'écouter vivre, c'est demander à la pensée de détailler, d'analyser la vie. Charles Guérin est de la race des artistes conscients. Il s'apparente aux Alfred de Vigny, aux Sully Prudhomme, à ceux-là qui, dans leurs sensations, dans la joie ou dans la douleur, gardent leur lucidité.

Cependant il sait son mal, il le désigne, il le définit : c'est la dualité de sa nature, de notre nature païenne et religieuse ensemble : c'est, je l'ai dit, l'impossible retour à cette simplicité du cœur qu'il voudait retrouver :

Ah ! pourquoi donc toujours en soi-[même descendre ?
Pourquoi prétendre aller au fond de [ses douleurs
Ou saisir la raison de la grâce et des [pleurs ?
.....
Nous n'aurions donc pas pu sentir [plus simplement
Et, livrés sans pensée au charme du [moment,
Obéir au destin qui veut parfois qu'on [vive,
Plein d'ivresse, en aimant la nature [naïve ?

Sans cesse il se plaint de rêver au lieu de vivre. Il s'excite à se précipiter dans la vie comme dans une eau courante qui le rafraîchira.

Il jalouse
Ceux dont le cœur est pur comme un [ciel plein d'étoiles,
Il voudrait trouver enfin
Ce plaisir qu'un bonheur sans remords [environne.

Il s'arrête à célébrer ce bonheur qu'il aurait lui-même à portée de la main :

Heureux le simple et doux poète au [foyer
Qui respire l'air frais de la nuit à sa [porte
Et tresse, au bruit que font la vigne [et le rosier,
Des strophes, vers à vers, comme un [flexible osier,
Pour y garder l'amour que son âme [en fleur porte.

Bossuet a parlé de ces âmes qui ne peuvent perdre entièrement le goût de Dieu. C'est ce goût, malgré l'orgueil, malgré l'analyse, malgré toute la volupté moderne, mystérieusement conservé, qui explique dans ses replis secrets le cœur de Charles Guérin. Son œuvre, c'est la cruelle aventure d'un cœur qui ne peut être rassasié que par Dieu, et qui résiste à s'abandonner à Dieu, Il y a, chez lui, dans sa tristesse, dans ses découragements, dans son avidité, quelque chose de l'angoisse métaphysique d'un Pascal. Il voudrait être

Un pauvre homme qui croit en Dieu [tout simplement.

Un monument, œuvre du sculpteur Daillou et du céramiste Delachenal, lui fut élevé à Lunéville et inauguré le 24 octobre 1909. Le visage du poète est encadré dans un médaillon, sous un arceau de temple en ruines qu'ombrage une branche de vigne-vierge. Une jeune femme qui symbolise la Gloire le couronne de roses, tandis qu'une autre, la Muse, est abîmée dans sa douleur. Les artistes se sont crus revenus aux temps heureux du symbolisme.

Maurice Barrès, compatriote lorrain de Charles Guérin, devait présider cette inauguration. Deux ou trois jours auparavant son neveu Charles Demange s'était tué à Epinal. J'étais alors, comme chaque automne, au Maupas, dans mes campagnes de Savoie. Je reçus un télégramme de Barrès, m'appelant sans retard à Paris. J'accourus à son appel et je le trouvai, à son hôtel du boulevard Maillot, dans un état de tristesse désespérée. Il aimait Charles Demange à l'égal d'un fils, et les circonstances du suicide ajoutaient à sa douleur. Il me demanda de le remplacer à Lunéville. En quelques heures je dus préparer mon discours. Plus que ce discours importait la paix qu'il convenait d'imposer à la cérémonie et qui devait être troublée, si l'on en croyait des avertissements sûrs, par les amis de Charles Demange qui ne voulaient pas y tolérer la présence de la femme célèbre dont ils mêlaient le nom à cette mort tragique. Or celle-ci le savait et désirait braver l'opinion. Je dus négocier de Lunéville une retraite nécessaire et non sans peine je réussis à obtenir qu'elle s'abstînt de paraître. Le souvenir de Charles Guérin fut pieusement honoré dans la mélancolie d'un beau soir d'automne en Lorraine.

Henry BORDEAUX,
de l'Académie française.

A propos du centenaire de Paul Arène

ETAPES FÉLIBREENNES DE 1890

M. Maurice Ricord a dit dernièrement, dans les « Débats », ce qu'il fallait dire à propos du centenaire de Paul Arène ; il a rappelé que, devenu Majoral du Félibrige, en 1884, le charmant écrivain avait été, en 1890, un des animateurs de fêtes félibréennes qui eurent un grand retentissement. A leur occasion, Paul Arène a publié, en collaboration avec Albert Tournier, un volume intitulé « Des Alpes aux Pyrénées ». Ce titre était plus qu'un titre, c'était une devise faisant écho à ces vers de Mistral dédiés, en 1861, aux poètes catalans : « Des Alpes aux Pyrénées, et la main dans la main, poètes relevons donc le vieux parler roman ! C'est là le signe de famille, c'est là le saerement qui unit les fils aux aïeux, l'homme à la terre ! C'est là le fil qui tient le nid dans la ramee. » Albert Tournier, le collaborateur de Paul Arène, avait été l'ami de Gambetta ; il devint député de l'Ariège, son département natal. Anatole France, qui s'était joint à la joyeuse caravane de félibres partis de Paris, écrivit la préface du livre, abondamment illustré. Maurice Faure, qui fut ministre de l'Instruction publique ; Sextius Michel, doyen des maires de Paris ; Victor d'Auriac, futur conservateur à la Bibliothèque Nationale, un des jeunes poètes qui avaient fait, sous l'Arc de Triomphe de l'Etoile, la veillée funèbre autour du cercueil de Victor Hugo, étaient au nombre de ces pèlerins du soleil. Anatole France nous parle agréablement de la « nuit chaude et caressante, aux ombres légères », qu'ils passèrent à Agen, et de Charles Maurras, « dont, nous dit-il, le visage fiévreux et doux ressemblait plus que jamais, cette nuit-là, à un bronze florentin. » Il nous narre une piquante anecdote concernant une chanson dont Paul Arène avait composé les paroles et la musique. Une dame avait invité Paul Arène à une soirée pour lui faire entendre une vraie chanson populaire, dont on ignorait l'auteur. Et l'on chanta devant lui : « Le Midi bouge »... et chacun de s'écrier : « Un poète de métier n'aurait pas pu concevoir cette chanson. » « Notre ami, poursuit Anatole France, écoutait ces propos de l'air que nous lui connaissons, et de ce visage immobile qui semble avoir été taillé dans le buis d'un bois sacré par un chevrier aimé des dieux, au temps des faunes et des dryades. Il écouta et se tut. »

Les félibres avaient été accueillis à Agen par Jean-François Bladé qui fut pour les contes de la Gascogne ce que les frères Grimm furent pour ceux de l'Allemagne. A Montauban, le romancier du Bas-Quercy, Emile Pouvillon, salua les félibres en ces termes : Messieurs les félibres, vous venez attester, nous faire toucher du doigt ce miracle dont Jasmin a été chez nous le naïf et presque génial précurseur, ce miracle d'une langue quasi-morte ressuscitant tout à coup et produisant en un quart de siècle assez de fleurs et de fruits pour embaumer et nourrir tout un pays. » A propos de Montauban, les auteurs nous citent ces lignes de Charles Maurras à qui la capitale du Bas-Quercy apparut comme la Mecque de la brique : « Montauban restera malgré tout dans mon souvenir la ville des roses, le rendez-vous de tous les roses, la cité symphonie en rose majeur. Avant que d'entrevoir ses murs, s'effilent tout d'abord les jambes de chair rose de ses forêts d'ormeaux ébouriffés au vent du soir et sous le baiser rose du soleil qui s'en va ; forêts sans fin, poussées en bande mince tout le long des cours d'eaux et qui, lointaines, semblent des fuites de dryades sur le fond ténébreux des mythologies. Et, quand les bois s'arrêtent au seuil de la Cité, d'autres vibrations d'aurore naissante ébauchent un clair rêve de ville égyptienne, les murailles rosées que l'on dirait bâties, des fondements aux faîtes, avec du granit rose... » Montauban, ajouterons-nous, c'est la rose du Quercy, où Antonin Perbosc, un grand poète d'oc, butine encore le miel de ses pensées...

Auch, Tarbes, Pau, furent quelques-unes des autres étapes des félibres en voyage. Sur le chemin du retour, qui s'effectua individuellement, Paul Arène et Albert Tournier, après un bref séjour à Sisteron, ville natale d'Arène, se rendirent à Maillane afin d'y revoir Mistral. Ils le rencontrèrent aux environs, dans une salle de bal rustique : « Surprise inattendue, écrit Paul Arène, à l'une des tables où devisent les buveurs, nous apercevons le profil apollonien de Mistral... Le feutre gris, à larges bords, crânement posé sur son chef, le torse renversé, le sourire de l'homme heureux et fort sur les lèvres, il écoute quelque joyeuse galéjade qu'il ne dédaigne pas d'agrémenter, à travers la fumée de son cigare, de mots piquants lancés au vol, semant la gaieté et le rire. Il nous reconnaît à son tour, nous appelle à travers les groupes, les bras étendus pour l'accolade familière et la bouche déjà ouverte pour les souhaits de bienvenue. Nul plus que le génial poète n'est d'abord facile et familier. C'est bien le lion bon et brave, tel qu'il l'a vu pétrifié au sommet des Alpilles. » Arène et Tournier reçurent, dans la demeure du Maître, cette hospitalié souriante dont nous fûmes honoré en des temps moins lointains. Ils passèrent une inoubliable veillée de poésie : « Il est extrêmement tard, écrit Paul Arène; les bougies sont bien près de s'éteindre dans les bobèches, lorsqu'on se sépare, débarbouillés d'ambroisie. Néanmoins, dès la prime aube, Mistral frappe à notre porte : il a promis de venir à Saint-Rémy, et il veut tenir sa promesse. Aussi est-il le premier debout. Promenade inoubliable sur cette route sacrée, bordée d'oliviers et de haies de cyprès, à travers ces plaines où campa l'armée de Marius, à travers les magnifiques jardins d'où les fleurs aux couleurs étincelantes nous embaument de leur enivrant parfum. Assis près des Antiques, sous le ciel bleu, au pied des Alpilles, le regard perdu dans la direction d'Avignon, il nous soumet d'éloquentes réflexions. » A Avignon, Paul Arène, avant de regagner Paris, évoqua, avec ceux qui l'avaient connu, le souvenir de Semenow, ce gentilhomme russe à qui Alphonse Daudet disait un jour : « Semenow, je ne te comprends guère : tu es Cosaque, et tu viens t'établir en Provence pour y écrire en français des romans qui se passent en Italie. » C'est à sa femme que Mistral a dédié, en 1867, une exquise poésie dont les premières strophes chantent en bien des mémoires : « O gente comtesse, étoile du Nord, que la neige rend blanche, dont Amour dore les boucles, ô petite fée blonde que boit le regard, je comprends que le vent joue dans tes cheveux ! Tes yeux font entendre ce qui est ineffable ; moins bleus, moins tendres sont les bleuets du blé ; elle a moins de calme, la nuit d'été : je comprends que l'âme se délecte dans tes yeux ! » Semenow, l'époux de la « gente comtesse » dont les yeux faisaient entendre l'ineffable, mourut, à Paris, le même jour qu'Aubanel. Dans le jardin de son château de Provence, il conservait amoureusement, sous des feuilles mortes, un peu de la neige qui y tombait trop rarement à son gré parce qu'elle lui rappelait son pays. Comme Paul Arène, ce doux rêveur, il aurait pu dire : « J'ai rêvé ma vie. »

Paul-Louis GRENIER.

L'HOPITAL DE BAUGÉ (1844-1943)

C'est une toute petite ville, aux confins de l'Anjou et de la Touraine. Elle n'attire guère les touristes qui la traversent sans s'arrêter. Les touristes ont tort. Cette petite ville de Baugé possède un gracieux château où le roi René se plut jadis à résider. Elle possède surtout, à l'intérieur de l'hôpital, une des plus belles pharmacies de France.

Merveilleuses faïences exécutées par les habiles ouvriers de Lyon, de Nevers, de Strasbourg ou de Rouen, ces pots aux formes variées, aux noms étranges, s'alignent sur des boiseries qui datent elles-mêmes du XVIIIe siècle. Les pots sont vides, mais la pharmacie est entretenue avec un soin jaloux par les religieuses qui y pourchassent le moindre grain de poussière. Et l'ensemble est vraiment d'un exceptionnel intérêt.

Or, l'hôpital de Baugé a fêté cette année le tri-centenaire de sa fondation. C'est, en effet, le 26 janvier 1644 que Louis XIV (qui avait tout juste 5 ans) « dûment informé du pieux zèle des habitants de la ville de Baugé à la construction d'un hôpital », les autorisa à se servir des matériaux d'une église en ruines. La première pierre fut posée en avril suivant.

De fait, tout le mérite de l'entreprise revenait à une humble fille, dame Marthe de La Beausse, qui, en multipliant les démarches et les quêtes, parvint à réunir sol à sol les premières sommes nécessaires. Elle alla quérir à La Flèche des religieuses hospitalières ; elle remua ciel et terre. L'aide royale lui permit enfin de réaliser son pieux dessein.

Par la suite, une très grande dame, Anne de Melun, s'intéressa à la fondation de Marthe de La Beaussé. Elle fournit généreusement des sommes importantes. L'hôpital de Baugé, dont elle fut supérieure, prit une extension considérable.

C'est le souvenir de ces dévouements que l'on a commémoré. La cérémonie fut discrète : les circonstances ne permettent pas d'organiser de grandes fêtes. Mais la ferveur des assistants remplaçait l'éclat ordinaire. Et il est certain que cette simplicité convenait à merveille pour célébrer l'inépuisable charité des religieuses durant trois siècles de dévouement.

Jacques LEVRON.

« CLARTÉ SUR LA RUSSIE »

M. G. de Korff, bien connu des lecteurs des « Débats », par ses articles très substantiels sur la Russie, vient de faire paraître un volume : « Clarté sur la Russie » (Aux Editions de l'Etat nouveau, Vichy), qui ne peut passer inaperçu des esprits curieux de vérité et s'intéressant aux problèmes de l'heure.

Français de naissance, bien que d'origine russe, issu d'une famille qui, tant sur le plan diplomatique que sur le plan administratif, a rendu d'éminents services à la Russie, l'auteur de « Clarté sur la Russie » est à même de nous fournir des données inédites sur ce pays, à la fois si attirant et si rebutant, par ses contradictions et ses complexités. Etant moi-même d'origine russe et m'intéressant depuis longtemps à tout ce qui a trait à la Russie, j'ose dire que j'ai acquis une certaine expérience des choses russes. Venant de lire l'ouvrage que publie le comte de Korff, je ne crains pas d'affirmer que « Clarté sur la Russie » éclaire vraiment bien des points obscurs de cet immense panorama.

Comme le fait remarquer l'éditeur, dans sa note introductive, nul pays n'a suscité, depuis vingt-cinq ans, autant de controverses et de polémiques. Néanmoins, aucune d'elles n'a jamais apporté de précision et de connaissance exacte sur la Russie. Pays peu et mal connu — jugé « a priori », tantôt condamné sans appel, ou exalté sans mesure, — la Russie et les Russes n'ont jamais été, en France particulièrement, considérés sous un jour exact. Talleyrand ne disait-il pas déjà, d'une langue acérée, que la plus funeste lacune des Français est de ne rien comprendre aux Russes ?... « C'est là une ignorance, ajoutait-il, qui, tôt ou tard, amène à la catastrophe !... » Le comte de Korff, par un travail patient et réfléchi, comble cette lacune — impardonnable à notre époque — en nous fournissant des données dont la généralité n'exclut pas la profondeur de pensée et de pénétration psychologique indispensable à une semblable étude.

Ses descriptions, si variées, nous transportent du Nord au Sud, des bords de la mer Noire aux confins du Pacifique, à travers les steppes infinies, par delà les monts du Caucase de l'Oural, de la Sibérie, en découvrant, pour nous, les trésors multiples que renferme et recèle le sol russe et que M. de Korff ouvre à nos yeux, tel un écrin magique. Son travail consciencieux, même quand il nous donne des précisions techniques, n'est jamais ennuyeux. Par la diversité des sujets et le sens de la vérité qu'il prête aux objets de ses études, il évite l'écueil de paraître trop scolastique. Ses raccourcis historiques nous apportent, en résumé, l'essentiel des mouvements principaux de l'histoire de Russie, qui nous permet de juger de son évolution.

Les observations psychologiques, que renferme cet ouvrage, sont profondément senties et finement contrôlées. L'auteur « sait ce dont il parle, et il nous communique son sentiment de compréhension. Etapes par étapes, il nous oblige de suivre avec lui son pèlerinage russe, de siècle en siècle, de ville en ville, du tsarisme au bolchevisme, et d'acquérir, grâce à lui, cette connaissance du problème russe, qui manque à la plupart d'entre nous.

Soyons donc reconnaissants au comte de Korff d'avoir bien voulu mettre son érudition et sa compétence de la question au service de notre ignorance. Son livre est à lire, car il nous aidera à juger sainement des choses russes, et à trouver une logique là où jusqu'à présent nous ne voyions qu'extravagance et incohérence. Une indiscrétion nous a permis de savoir que l'auteur de « Clarté sur la Russie » met au point un second ouvrage sur la Russie, qui complète et parachève celui-ci. Souhaitons qu'il vienne bientôt parfaire notre « initiation russe ».

M. A. GALAKHOW.

A la Société française de géographie économique et d'action coloniale

Paris, 19 juillet. — Sous la présidence du comte Clauzel, ambassadeur de France, président de l'association, a eu lieu le déjeuner de la Société française de géographie économique et d'action coloniale, au cours duquel M. Charles Brun, délégué général de la Fédération régionale française, a pris la parole.

Le conférencier a souligné particulièrement que la question du régionalisme économique, financier et culturel est encore toute présente et qu'elle reste une question d'avenir et de réalisation. (O.F.I.-Havas).

Les cours par correspondance et radio

(De notre correspondant accrédité)

Vichy, 19 juillet. — *Le ministère de l'Education nationale communique :*

Les circonstances continuant à rendre urgente l'assistance scolaire aux familles privées de leur résidence normale et souvent éloignées de tout lycée, de tout collège et même de toute ville, nous avisons les parents que les cours par correspondance et radio, organisés depuis 1940 au centre de Clermont, doivent reprendre le 1er octobre 1943.

Ces cours comporteront des études normales pour toutes les classes secondaires (y compris la préparation aux deux parties du baccalauréat), une classe de 3e année d'école primaire supérieure et la préparation au brevet supérieur. Aucune augmentation de prix n'est prévue.

Imprimerie Moderne
13, rue du Port — Clermont-Fd
Le gérant : Henri PRAT.

VIENT DE PARAITRE

Parfum de Paris, roman, par M. Marcel Rosset (P.-F. Perret-Gentil, édit. à Genève).

— **Clarté sur la Russie,** par le comte G. de Korff (Editions de l'Etat nouveau, collection « le Sextant »).

— **L'Académie Goncourt en dix couverts,** par M. Georges Ravon (Edouard Aubanel, édit.).

— **L'Homme, métaphysique et transcendance,** cahiers de philosophie « Etre et Penser », Premier cahier (Editions de la Baconnière, Neuchâtel, Suisse).

LE CINÉMA A PARIS

LA VIE ARDENTE DE REMBRANDT

Le film qui est projeté au « Normandie » est un des plus émouvants qu'on puisse voir actuellement à Paris.

Hans Steinhoff a su reconstituer avec maîtrise la vie tourmentée de Rembrandt, où les tristesses les plus sombres le disputent aux joies les plus éclatantes pour en avoir finalement raison. Il a tiré parti des principaux épisodes de l'existence du génial artiste, mettant en relief les traits essentiels de son caractère ; avec adresse il rappelle, notamment, les circonstances curieuses dans lesquelles a été exécutée la célèbre « Ronde de nuit ».

L'histoire est contée sobrement, sans longueurs, humainement, et telle qu'il le fallait pour la rendre attachante.

L'œuvre prend place parmi les meilleures du genre, à côté de celles qui, tant au théâtre qu'à l'écran, ont fait revivre avec bonheur les destinées prodigieuses de Beethoven, de Berlioz, de Mozart ou de Pasteur.

G. C.

UNE PERFORMANCE UNIVERSITAIRE

Saint-Etienne, 19 juillet. — **Un élève du lycée de Saint-Etienne, Paul Ponsonnet, vient de réussir la rare performance de se classer premier au concours d'admission aux grandes écoles suivantes : Ecole des mines de Paris, Ecole supérieure des mines de Saint-Etienne, Ecole des ponts et chaussées, Ecole supérieure de l'aéronautique, Ecole supérieure des industries navales, Ecole supérieure des télécommunications.** (OFI)

Ecole normale supérieure et bourses de licence

Concours pour l'admission à l'Ecole normale supérieure et l'obtention des bourses de licence (lettres).

Liste d'admissibilité. — Académie de Clermont : MM. Apoler et Masson.

CHRONIQUE DE LA VIE INTELLECTUELLE

L'ART DE LA NOUVELLE

Dans une préface à un livre de M. Jean Fougère, M. Marcel Arland se demande pourquoi les livres de nouvelles sont peu goûtés du public. Le sont-ils si peu ? On en doute lorsqu'on pense aux écrivains qui sont supérieurs dans cet art, et d'abord à M. Arland lui-même. Mais, s'il est vrai que les lecteurs préfèrent les romans ou du moins y reconnaissent un genre plus admirable, il faut en accuser la médiocrité ordinaire des auteurs qui cherchent dans les récits de peu de pages une issue à leur paresse, et les aiment pour la facilité qu'ils y trouvent.

M. Marcel Arland n'a pas de peine à prouver que la nouvelle a infiniment plus d'exigences qu'elle n'en montre, que la pureté est sa première loi, qu'elle demande une maîtrise sans défaut et une justification que l'accord avec les règles ne suffit pas à lui donner, en un mot qu'elle doit être à la fois exemplaire et injustifiable. On ne peut que recommander aux jeunes auteurs cet éloge d'un art pur, exact et naturel. Si l'on voulait y ajouter quelque chose, on dirait qu'ils ne doivent pas, en compensation, espérer trouver dans le roman un art complaisant, qui s'accommode des faiblesses et concilie la perfection avec les négligences de la liberté. Le roman a presque cessé d'être un genre littéraire, parce qu'il a renoncé à l'arbitraire des règles formelles pour suivre l'imitation non moins arbitraire de la « réalité ». Le roman, ne l'oublions pas, jouit d'une faveur qui le discrédite. Il est facile, il demande à être lu, il ne décourage personne : il se donne à toutes les mains qui veulent l'ouvrir. Ce sont là des signes de décadence.

L'une des difficultés propres de la nouvelle, c'est qu'elle est complète et parfaite en elle-même et que cependant elle prend généralement place dans un recueil dont l'unité doit être véritable. Cette exigence n'est pas simple artifice. Un livre est un livre ; il est ce qu'il doit être ; s'il est composé d'éléments qui s'ajoutent par une croissance fortuite et extérieure, un rien pourra le défaire et il sera toujours moins que ce dont il est fait. L'une des perfections des nouvelles de M. Arland, c'est qu'elles sont indépendantes et qu'elles forment une suite qui ne peut se rompre. Chacune d'elles exprime tout l'ouvrage, elle est elle-même et tout ce qu'elle deviendra en se composant avec toutes les autres. On en entend la voix unique et on pressent l'harmonie qu'elle doit former dans un chœur encore absent. L'écho est comme antérieur au son primitif, vide qui l'appelle dans un silence organisé et déjà prêt à s'éveiller en musique. Cette continuité mystérieuse entre des moments que l'apparence sépare nous paraît être un des charmes singuliers des recueils de nouvelles, et il nous semble difficile d'en accepter l'oubli. Rien de plus beau que cette imitation du temps où les jours des uns s'ajoutent aux jours des autres pour constituer le secret d'une existence identique et toute dissemblable.

Si nous pouvions éprouver un regret au sujet du livre de Mme Colette, « Le Képi » (aux éditions Fayard), nous le trouverions dans la discordance qu'introduit dans l'ensemble la dernière des quatre nouvelles qui le composent. C'est par un accord faible, étranger, que prend fin le livre qui en attendait son accomplissement. Le nœud final qui devait maintenir la trame et lui donner sa consistance, manque. Toutes les mailles n'en sont pas défaites, mais les beautés de chaque partie s'isolent les unes des autres et tendent à rompre des rapports inachevés. Les trois premiers récits ont ce caractère commun de n'être ni de simples inventions, ni des souvenirs purs, mais une rare combinaison de vérités et de mensonges. Ce mélange est l'un des plus audacieux qui soient. Mme Colette lui donne une saveur et un naturel dont on tire de grands plaisirs. S'accorde-t-elle une place dans un récit qu'on suppose imaginaire, tantôt elle reste à la périphérie, ne montrant que son ombre, n'étant que l'oreille discrète qui recueille la fiction d'une voix, présente par un silence qui sert de résonateur à ce qui ne peut s'entendre, tantôt elle devient un personnage, parmi d'autres, dont on reconnaît le visage, dont on suit la démarche, qui sans doute ne joue pas le premier rôle mais qui éclaire les événements par les relations sensibles qu'elle entretient avec eux ; et s'il arrive que le Je de Mme Colette imprègne si complètement la narration que toute invention en devienne illégitime, l'histoire, ayant perdu son centre fictif, se rattache comme elle peut à la narratrice et semble naître accidentellement de sa propre histoire. Telle est à peu près l'ordonnance de trois nouvelles du « Képi ».

Mais dans la quatrième Mme Colette n'apparaît plus. Elle se dérobe tout à fait au regard qui la cherchent et à l'espoir qui l'attend. Ne demeurent que deux héros quelconques et une anecdote dont on s'amuse en en perdant le souvenir. Alors, l'attention déçue revient sur les précédents récits et en fait inconsciemment l'analyse. D'un côté, elle aperçoit la matière légère de l'affabulation, les circonstances fragiles qui sont offertes à notre intérêt ; de l'autre, elle trouve l'incomparable adresse de l'animation et ce jeu séduisant qui nous fait passer d'une série d'images authentiques à une autre qui n'est que trompe-l'œil, de la vérité de la confidence à la faible illusion romanesque. Ce bilan nous conduit à nous demander si Mme Colette n'est pas ou trop près ou trop loin de ses nouvelles, si elle n'en rend pas vaine l'invention soit parce qu'elle y est si présente que nous n'avons plus que le devoir de penser à elle, soit parce qu'elle s'en retire en la laissant infiniment pauvre de son absence. Peut-être Mme Colette garde-t-elle trop scrupuleusement les règles de la technique ancienne, qui faisaient un devoir à l'auteur de raconter toujours, coûte que coûte, une histoire. L'histoire est toujours là dans les nouvelles du « Képi », complète, avec un commencement et une fin, expression d'un petit drame bien agencé et parfaitement dénoué, mais les rapports avec la narratrice deviennent parfois arbitraires, même quand celle-ci en est le témoin ou l'héroïne. Pourquoi le premier conte, celui qui donne son titre à l'ouvrage, nous séduit-il par un sentiment d'harmonie qui nous paraît manquer aux autres ? C'est que la personne qui en est le centre, cette Marco sur le déclin qui s'éprend d'un jeune officier avec lequel elle vit heureusement jusqu'au jour où une gaminerie la révèle dans la lumière de son âge, n'est pas tout à fait indifférente à la jeune femme qui raconte cette histoire, celle-ci éprouve de l'intérêt pour son personnage, et en même temps une légère horreur ; elle en est assez éloignée pour la suivre comme une étrangère dans les péripéties d'une aventure qui nous est en partie cachée, mais elle est assez curieuse de son sort pour la voir cruellement, la peindre pitoyablement, la comprendre sincèrement, la saisir dans le réseau de sentiments implacables et compatissants qui est au fond de sa faculté observatrice. Par cet échange, l'histoire prend sa vraie place ; les événements deviennent la substance dont le langage de l'écrivain tire sa nourriture, et l'anecdote s'allie naturellement aux souvenirs en donnant naissance à un monde où ce qui passe demeure dans une forme inaltérable.

Il n'est pas d'art dont on profite plus heureusement que celui de M. Marcel Aymé, mais il n'en est guère pour lequel tout commentaire paraisse aussi inutile. Ce n'est pas qu'en général la fantaisie soit rebelle à l'analyse ou qu'elle soit si transparente que le regard en la traversant ne puisse étudier son plaisir ni reconnaître les causes de sa vision ; mais, chez M. Marcel Aymé, les ingrédients sont bien visibles ; tout au dehors, ils se montrent effrontément comme un appât à la critique, et chaque conte proclame : « Voilà de quoi je suis fait ; rien de plus facile que de me réduire à mes éléments ; rien de moins digne d'un esprit interrogateur que de ne pas trouver le secret de mon mécanisme ; je me répète volontiers et j'obéis à une sorte de recette qui me permet de me réinventer indéfiniment ; tout cela est à la portée du premier observateur venu. « En vérité, si c'est un piège, ne peuvent y tomber que ceux qui, regardant l'envers d'une tapisserie, ne sont pas étonnés de le voir exactement pareil à l'endroit. Sans doute, il est facile de dire que les contes de M. Aymé, d'un point de départ invraisemblable et injustifié, s'en vont au dénouement par une suite régulière de conséquences qui sont non pas strictement logiques, mais de cette logique qui est celle de l'humanité banale et moyenne, que les prémisses extraordinaires donnent lieu à une conclusion extraordinaire en empruntant le mouvement le plus ordinaire des sentiments, que l'invention baroque du commencement réussit à la fois à épuiser toute la fécondité de sa bizarrerie et à se dérouler selon les moyens de la réalité courante, que cette collaboration n'est possible que par l'intervention narquoise et naïve, affectée et naturelle du conteur qui semble suivre paresseusement la molle dérive de son conte et en tire doucement par un fil doré tout ce qu'il contient de précieux, d'extravagant, de naturel, qu'enfin de ce mélange de réalisme et de caprice, d'invention arbitraire et d'observation juste résulte un charme tendre qui n'est que la traduction d'un profond sentiment humain. Cette analyse a peut-être sa vérité, mais il faut dire qu'elle ne nous intéresse pas beaucoup. Son seul mérite est de rendre évident ce qui lui échappe, de nous rappeler que, si le schéma des contes est souvent rigoureux, nous sommes, à cause de cette rigueur, surtout sensibles à la spontanéité qui s'y écoule ; que si l'auteur affecte une présence d'esprit trop visible, c'est sa distraction dont le jeu oisif fait de nous comme des dormeurs enchantés. Tout ce qui paraît justifier si précisément les contes de son dernier recueil, « Le Passe-muraille » (éditions Gallimard), révèle aussi qu'il n'est pas raisonnable de leur assigner une fin ; nous ne voulons qu'être consentement, docilité, et, comme dans le sommeil, obéissance confiante aux images ; en tout cas, repoussant la tentation perfide de l'auteur qui met à l'extérieur les formules propres à expliquer son art, nous en cueillons le plaisir en refusant d'y ajouter celui de croire le comprendre.

L'unité des dix contes du « Passe-muraille » est suffisante pour nous donner l'impression d'un monde véritable, auquel nous avons accès par des portes différentes et où nous nous retrouvons si nous sommes capables de nous y perdre sans arrière pensée. C'est là la récompense d'une lecture naturelle. Dans « Visite », de M. Jean Fougère (éditions du Pavois), recueil auquel M. Arland a donné en préface les réflexions sur l'art de la nouvelle, la continuité vient de la rapidité des scènes, du bref moment que le récit isole, de ce présent sans lendemain qui nous est raconté comme quelque chose d'unique et qui n'est cependant qu'une péripétie de la durée monotone. Presque tous les récits de M. Fougère décrivent quelques instants d'une existence que nous ignorons et qui s'ouvre ainsi complètement à nos yeux, comme si toute son histoire, avec tous les épisodes qui l'expliquent, était rendue manifeste. Il faut, pour produire une pareille illusion, beaucoup de tact, beaucoup d'aisance et un sens juste de la condensation des événements. Aussi avons-nous lu avec une vive sympathie ce recueil d'un écrivain jeune qui a été droit aux difficultés du genre et en a reçu le pouvoir de les surmonter. Il se passe peu de choses dans ces nouvelles. Au contraire, dans les deux récits de M. Marius Richard, « La Naissance de Phèdre » (aux éditions Colbert), la richesse anecdotique est considérable. Le dessous des vies s'y exprime en plus d'événements que ne saurait en porter la trame ordinaire des jours. Mais ce ricochet de circonstances, ce moutonnement d'aventures n'est peut-être destiné qu'à dérober l'émotion simple que l'auteur n'a pas voulu trahir. C'est vers ce sentiment que nous sommes attirés comme vers la source qui nous semble plus précieuse que toutes les inventions dont elle est l'origine.

Maurice BLANCHOT.

Dans le monde

LA MORT DE Mme LOUIS GUÉRARD

Un accident typographique, dont nous nous excusons vivement, nous a fait dire que M. Jacques Guérard, secrétaire général auprès du chef du gouvernement, venait de perdre son père.

Ainsi que le précisait le titre de l'information, il s'agissait, en réalité, de Mme Louis Guérard, mère de M. Jacques Guérard, que nous prions d'agréer, en cette douloureuse circonstance, nos condoléances respectueuses et attristées.

LE THÉATRE

« L'amant de paille » à l'Opéra municipal

« Trois heures de fou-rire ! » disaient les affiches. C'était là une simple galéjade de publicité. Et nous nous rappelions avoir vu jouer à Paris, au théâtre Michel, il y a cinq ou six ans, cette petite pièce « bien parisienne », où l'on souriait au cours de la soirée, sans en sortir la rate hypertrophiée. « Trois heures de fou-rire. » On pensait ainsi attirer la foule. Sans doute au milieu de nos malheurs et de nos privations, devrait-on passer ses jours dans la méditation de la souffrance. Mais un arc ne peut rester toujours tendu. A Paris, la subsistance quotidienne est bien plus dure qu'en province. Aussi, on tâche d'oublier : tous les théâtres sont bondés. « Comment porter la vie, écrivait Michelet, si nous ne pouvons rire, tout au moins parmi nos douleurs ». Et disons avec La Bruyère qu' « il faut rire avant d'être heureux, sous peine de mourir avant d'avoir ri. » D'ailleurs, il n'est pas de saints tristes, il n'est que de tristes saints. La petite pièce en trois actes de MM. Gilbert Sauvajon et Bosc déclenche le sourire et amuse en passant.

Elle est fort morale, puisque, bien que roulant sur un adultère fictif destiné à cacher le véritable amant, Jimmy, elle tourne à la confusion de ce dernier. L'amant de paille, Stanislas, pour se venger de Jimmy, arrive en effet à la suite d'un long et comique chantage à rejeter peu à peu la jeune femme Gisèle dans les bras de son époux et à faire d'eux, deux parfaits amants. En tout bien tout honneur. Il faut considérer la fin.

Dialogues très vivants et fort spirituels qui obtinrent un franc succès auprès d'une honorable chambrée. M. Marcel Lamy, Stanislas, le deus ex machina, a un jeu plein de trouvailles, que n'eût pas désavoué son père. Mlle Darcey, vedette de cinéma, est gentille. Elle paraît avoir 18 ans. Un peu jeune peut-être. M. André Bosc est le bon comédien que nous avons toujours connu, plein d'autorité, comme directeur de journal, et qui mène sa pièce rondement.

LA RADIO

MERCREDI 21 JUILLET

11.30 : pièces pour violoncelle, par Mlle Alliaume ; mélodies de Mozart, par Mme Peyron ;

12.45 : concert, direction Georges Bailly : « Cortège » (Delibes), « La fille aux cheveux de lin » (Debussy), « Salut d'adieu » (Gung'l), « Une tabatière à musique » (Liadow), « La 4e nursery » (Inghelbrecht), « Danse espagnole » (Granados), « La première fois » (Dostal), « Pantomine » (Pierné), « Le café de nos rendez-vous » (Kreuder) ;

13.47 : concert, direction Léo Laurent : « Valse impériale » (J. Strauss), « Envoi de fleurs » (Delmett), « Czarda caprice » (Laurent), « Ne t'aurai-je qu'une fois » (Lehar), « Jabots et dentelles » (Cuvillier), « Rêve d'amour » (Liszt), « Gai printemps » (Gillet), « Chants de matelot » (Déodat de Severac), « Sabor de Espana » (Fuste) ;

15.30 : concert par l'orchestre radio-symphonique, direction Jean Clergue : « Symphonie n° 101 » (Haydn), « Intermezzo » (Moussorgsky), « Rapsodie niçoise » (Bozza), avec Henri Merckel, violoniste ; « Prélude dominical et six pièces à danser » (Ropartz, « Mazeppa » (Liszt) ;

17.35 : musique de chambre ;

19.50 : « Piccolino » de Victorien Sardou et Charles Muitter, musique d'Ernest Guiraud ;

23.00 : concert, direction Julien Prévost : « Giroflé-Girofla » (Lecocq), « Dans une ferme » (Marysal), avec Mado Maurin et Pierre Chaban ; « Katharina-czerdas » (Michiels), « Je n'aime pas ma voisine » (Murel), « Rêve de valse » (Strauss), « Pierrot galant » (Chillemont), « Le marchand de sable » (Jane Bos), avec Mado Maurin ; « Carnaval turc » (Luigini), « Berceuse » (Mouquet), « Chéri que c'est gentil la nuit » (Abraham), avec Mado Maurin et Pierre Chaban ; « Sérénade lointaine » (Filippucci), « Les airs de Polin » (Salabert), « Papillon d'or » (Wenzel).

JEUDI 22 JUILLET

11.30 : « Les petites filles modèles » par André Gilliard d'après la comtesse de Segur ;

12.05 : le trio du Bor ;

14.00 : du théâtre de l'Odéon : « Le Misanthrope », avec Lucien Pascal, Henri Rollan, Jacqueline Porel, etc., et « Le médecin malgré lui » de Molière ;

17.35 : « Suite pour violoncelle et piano » (Scarlatti) par M. Bazelaire et Mme Clapisson ; mélodies de Lulli et Puccini, par Mme Angelici ; « Sonata » (Tcherepnine) par M. Bazelaire, violoncelliste et Mme Clapisson, pianiste ; mélodies de Schubert, Thiriet, Tomasi par Mme Angelici ; « Quintette à vent n° 3 Reigha » par le quintette de Paris ;

19.50 : concert par l'orchestre national, direction D.-E. Inghelbrecht : « La parti ede traineau » (Mozart) ; « Scènes d'enfants » (Schumann) ; « Enfantines » (Moussorgsky), air chanté par Germaine Corney ;; « La boîte à joujoux » (Debussy) ; « Siegfried Idyll » (Wagner) ; « Quatre chansons françaises » (Inghelbrecht), air chanté par Germaine Corney ; « Ma mère l'oye » (Ravel) ;

21.55 : Alexandre Clarey et son ensemble ;

22.30 : « Au bois de Boulogne » de Constantin Guys, par Jacques Carton.

SPECTACLES

A CLERMONT

CINÉMAS

PROGRAMMES DU 20 JUILLET

ABC (à 14 h., 16 h. 20 h. et 22 h.)) : **Campement 13**, avec Gabriel Gabrio, Alice Field, Azaïs.

CAPITOLE (à 14 h.) : **Stradivarius**, avec PierreRichard Willm, Edwige Feuillère.

CAMEO : **Relâche.**

CINEMONDE (de 14 h. 45 à 23 h. 30) : **Fille d'Eve**, avec Marika Rokk.

CINE-GLOBE (de 14 h. 45 à 23 h. 30) : **Cœur immortel**, avec Heinrich Georges.

LUX (de 14 h. 30 à 18 h. 30) : **Le Mioche**, avec Lucien Baroux.

MOZART (de 14 h. 45 à 23 h. 30) : **Le dompteur.**

NOVELTY (à 21 h.) : **L'Arlésienne**, avec Raimu, Gaby Morlay.

LE PARIS. — Relâche.

REX. — Relâche.

STAR. — Relâche.

VOX. — Relâche.

A ROYAT

PROGRAMMES DU 20 JUILLET

SUR LA TERRASSE. — Aujourd'hui à 15 h. 30 : **thé concert.**

CINEMA (à 20 h. 45) : **Mam'zelle Bonaparte.**

A VICHY

CINÉMAS

PROGRAMMES DU 20 JUILLET

CINE-PRESSE. — Relâche.

LUX (à 16 h. et 20 h. 30) : **Marie Martine.**

PARIS. — Relâche.

ROYAL. — Relâche.

TIVOLI (à 16 6h. et 20 h. 30) : **La porteuse de pain.**

VICHY-CINE (à 16 h. et 20 h. 30) : **Goupi, mains rouges**, avec Fernand

AVIS DE CONCOURS

Vichy, 19 juillet. — Un concours d'admission pour environ 30 emplois d'inspecteur photographe de la police nationale s'ouvrira le 18 novembre 1943.

Les conditions d'admission figurent au « Journal officiel » du 4 juin 1941. (O.F.I.-Havas).

SOUSCRIVEZ AUX BONS DU TRÉSOR

ACTUALITÉS ÉCONOMIQUES ET FINANCIÈRES

Dividendes des mines d'or

Comme prévu, les dividendes déclarés en juin par les mines d'or — dont on trouvera ci-dessous un tableau pour celles qui intéressent le marché français — sont en nouvelle et parfois importante diminution sur les répartitions de l'an dernier, elles-mêmes inférieures aux dividendes de 1941 et de 1940.

	juin 1943	déc. 1942 (sh. et d.)	juin 1942
Brakpan	0.7 1/2	1.	0.10 1/2
City Deep	2.	2.6	2.6
Consol. Main Reef	2	2.3	2.6
Crown Mines	5.	6.	7.
Daggafontain	1.2 1/4	1.4 1/2	1.3
Durban Deep	1.9	2.3	1.9
East Geduld	5.6	5.6	5.6
East Rand	1.6	1.9	1.9
Geduld	6.	6.	6.3
Geldenhuis Deep	—	0.9	1.6
Government Areas	1.6	1.7 1/2	1.7 1/2
Langlaagte	—	0.3	0.4 1/2
Modderfontein B	0.9	1.	1.
New State Areas	1.9	2.	2.
Randfontain	1.9	1.10 1/2	1.10 1/2
Robinson Deep	1.3	1.6	1.6
Rose Deep	2.	2.	2
Simmer and Jack	—	0.2	—
Springs	0.6	0.9	0.9
Sub Nigel	4.6	5.	5.3
Van Ryn Gold	—	0.9	1.3
West Springs	0.6	0.9	0.9
West Rand	0.9	1.3	1.

La réduction des répartitions n'épargne que quelques mines en cours de développement (comme Durban, Rose Deep) — lesquelles ne peuvent faire mieux cependant que maintenir leurs distributions antérieures. Elle atteint inégalement, mais de façon souvent appréciable, les autres mines. Quatre d'entre elles (Geldenhuis, Langlaagte, Simmer and Jack, Van Ryn) — au lieu d'une seule l'an dernier (Simmer) — doivent supprimer leur dividende.

Cette évolution défavorable s'explique par une aggravation du régime fiscal. Pour 1943, l'impôt général sur les entreprises a été relevé en Afrique du Sud de 17 à 20 %, la taxe régulière sur les mines d'or a été portée de 20 à 22 1/2 % et la contribution spéciale de guerre de 20 à 22 1/2 % également. Au total, l'impôt prélève donc — dans le cas général — 65 % des bénéfices au lieu de 57 % en 1942. En outre, la production, qui jusqu'ici était restée à peu près stable, accuse depuis le début de cette année une diminution de l'ordre de 10 %.

Il ne faut pas oublier d'autre part que la taxe spéciale sur les coupons pour les porteurs résidant hors de l'Union sud-africaine a été portée de 5 à 7 1/2 %.

On notera enfin que, parmi les trusts, Rand Mines ramène à 3 sh. 6 d. sa répartition semestrielle, fixée à 4 sh. depuis 1936 inclus.

Les cours des mines d'or à Lyon ne tiennent peut-être pas assez compte de leurs perspectives immédiates, évidemment peu favorables. Ils font état aussi, comparés aux cours pratiqués à Londres, d'un taux de change plus élevé que celui qui est admis pour d'autres valeurs britanniques. Ces différences sont malaisément explicables.

Finances de guerre américaines

L'exercice financier 1942-1943 (au 30 juin) s'est clos sur un total de dépenses fédérales de 80 milliards de dollars, dont environ 70 milliards ont été consacrés aux dépenses militaires. Les prévisions de dépenses qui portaient sur 85 milliards, n'ont donc pas été tout à fait atteintes. Néanmoins, la progression des charges budgétaires a été considérable au cours des dernières années. En effet, de 9 milliards en 1939-1940, exercice extérieur à l'adoption (juin 1940) du premier programme de défense nationale, les dépenses avaient passé à 12,7 milliards en 1940-1941, puis à 32,5 milliards en 1941-1942.

Elles marqueront pour l'exercice 1943-1944 un nouvel et important progrès : elles sont évaluées à 105 milliards de dollars, dont près de 100 pour la guerre. A ce niveau, on estime qu'elles atteindront à peu près leur maximum. Le supplément de dépenses est d'ailleurs couvert en grande partie par l'impôt. La principale réforme fiscale concerne l'income tax. A leur tour, les Etats-Unis ont abandonné la perception des impôts sur le revenu par rôle pour adopter la perception à la source. En même temps, le taux de l'impôt a été très fortement relevé, puisqu'il est maintenant de 20 % non compris la surtaxe de 5 %. Depuis le premier juillet 1943, une retenue de 20 % est donc effectuée à la source sur tous les revenus et, en particulier, sur les salaires. Or ceux-ci représentent aux Etats-Unis près de 70 % du revenu national total.

Outre une augmentation très importante des rentrées fiscales, évaluées à 51 milliards de dollars pour l'exercice en cours, la réforme a l'avantage d'assurer une résorption plus efficace et plus rapide du pouvoir d'achat et de favoriser ainsi la lutte contre l'inflation. On sait les difficultés auxquelles se heurte l'Administration dans ses tentatives pour enrayer par des voies directes et autoritaires l'ascension des prix. Dans la mesure où les salaires pourront être stabilisés, le prélèvement fiscal à la source devrait faciliter l'obtention de ces résultats.

Le florin

A l'assemblée de la Nederlandsche Bank, le président, M. Rost van Tonnigen, a souligné que le sort économique des Pays-Bas avait été rattaché à celui de l'Allemagne. Sur le plan monétaire, la liaison se traduit dans le fait qu'au 31 mars 1943 (date de clôture de l'exercice de la Banque), près des deux tiers des exigibilités de l'Institut d'émission étaient couverts par des marks (billets ou soldes) ou par du papier du Trésor en marks.

Pour résorber le pouvoir d'achat flottant, dont cette politique a favorisé l'accumulation, et dont la pression sur les prix est d'autant plus forte que la production des biens de consommation ne cesse de décliner, M. Rost van Tonnigen demande une augmentation des impôts, à défaut de l'institution de contrôles aussi stricts que ceux qui existent en Allemagne.

Au sujet du retrait des billets de 1.000 et 500 florins, le président a confirmé que la mesure était dirigée contre les sommes thésaurisées par les trafiquants clandestins. Sur un total d'environ 870 millions de florins de grosses coupures en circulation, un montant de 140 millions de florins n'a pas été présenté. La thésaurisation des autres billets persiste. Elle concerne aussi les marks, dans la crainte d'une dévaluation du florin, qui serait ramené à la parité du mark. M. Van Tonnigen déclare à ce propos avoir reçu des autorités allemandes l'assurance du maintien du rapport actuel (100 florins = 132,70 RM) entre les deux monnaies.

SOCIETE GENERALE

Situation au 31 mai 1943

ACTIF	
Caisse, Trésor public, banques d'émission	2.630.382.456 84
Banques et Correspondants	1.298.534.864 85
Portefeuille-effets	25.404.680.430 88
Coupons	255.891.617 15
Comptes courants	3.859.173.084 32
Avances garanties	524.996.673 19
Avances et débiteurs divers	1.781.066.622 60
Débiteurs par acceptations	103.288.168 80
Titres	84.880.022 »
Comptes d'ordre et divers	175.297.879 60
Immeubles et mobilier	67.049.015 »
	36.194.240.835 23

PASSIF	
Comptes de chèques	10.914.809.431 94
Comptes courants	19.744.661.691 28
Banques et Correspondants	1.368.184.188 76
Créditeurs divers	2.311.189.231 83
Acceptations à payer	103.288.168 80
Dividendes restant à payer	29.760.226 37
Bons et comptes à échéance fixe	320.717.750 10
Comptes d'ordre et divers	227.160.445 46
Réserves	400.000.000 »
Capital	750.000.000 »
Report à nouveau	24.379.700 09
	36.194.240.835 23

HORS BILAN	
Engagements par cautions et avals	1.040.725.645 15
Effets escomptés circulant sous notre endos	24.439 55
Ouvertures de crédits confirmés	705.463.424 05

Chiffres établis d'après les dernières situations parvenues au siège.

BOURSE DE LYON
DROITS DE SOUSCRIPTION

Cours du 19 juillet. — Moteurs Gnôme et Rhône, 250 contre 275. — Aniche, 1.660 inchangé. — Fives-Lille, 510 contre 525. — Société Générale d'Entreprise, 475 inchangé

LES SPORTS

Le P. U. C. est champion de France de volley-ball

Bordeaux, 19 juillet. — Hier s'est disputée, au stade municipal de Bordeaux, la finale du championnat de France de volley-ball entre le P.U.C. et le B.E.C.

Les premier et deuxième sets se terminèrent par 15 à 8 à l'avantage des pucistes. Le troisième et dernier set assura la victoire du P.U.C., par 15 à 7.

BOURSE DE LYON

DU 20 JUILLET 1943

Affaires de plus en plus réduites, dans une ambiance plutôt irrégulière. Quelques réalisations trouvant assez difficilement contre-partie ont provoqué des reculs dans la plupart des groupes. Rentes fermes sans différences notables.

Parmi les banques, l'Union Parisienne, la Compagnie Algérienne et le Crédit Lyonnais ont reperdu le bénéfice de leur reprise de la veille, alors que le Comptoir d'Escompte et le Crédit commercial développent leurs progrès.

Dans le groupe des ports et canaux, Rosario s'avance à 20.000 (+ 500) et la jouissance Suez à 38.000 (+ 500). Charbonnages irréguliers. Recul de Blanzy à 5.100 (— 150) et de Vicoigne à 1.530 (— 50). Fermeté de Lens et de Marles.

Parmi les affaires de métallurgie, reprise de Schneider à 4.519 (+ 69) et des Tréfileries du Havre à 2.000 (+ 25). Peu de changements dans le groupe de l'électricité.

Tenue satisfaisante dans l'ensemble des industries chimiques. Pétrolières irrégulières. Nouveau recul du dixième Royal Dutch à 13.700 (— 500). Indécision des caoutchoutières. Progrès de quelques mines d'or.

Rentes et Fonds d'Etat	Cours précéd.	Cours du jour
3 %	97 70	97 70
4 % 1917	103 25	103 25
4 % 1918	103 25	102 30
5 % 1920	142 05	142 30
4 1/2 % 1932 A	102 35	103 10
4 1/2 % 1932 B	103 35	103 30
3 % 1942	96 40	95 50
3 ½ % 1942	99 35	99 40
Caisse D. N. 5 % 1938	124 20	123 05
Obl. Trésor 4 ½ % 1933	1350	1349
Cais. Auton. 4 ½ % 1929	1052	1042
Cais. Auton. 4 % 1941	2010	2030
Bons Tr. 4 1/2 % 1939	1110	1110
Cr. Nat. 4 % juin 1941	2125	2110
Banques et Etablts de Crédit		
Banque de France	26550	26525
Banque de l'Algérie	19820	....
Banque de Paris	2100	2100
Union Parisienne	1590	1565
Comp. Algérienne	3085	3065
Comptoir d'Escompte	3060	3135
Crédit Commercial	2235	2310
Crédit Lyonnais	3590	3555
Société Génér.	2910	2920
B. N. C. I.	1600	1645
Société Lyonnaise	2075	....
Société Marseillaise	2310	2310
Foncier Egyptien	8700	8700
Cr. Fonc. d'Alg.-Tun.	1525	1525
Ports, Canaux		
Fort de Rosario	19500	20000
Suez (capital)	40500	....
Suez (jouissance)	37500	38000
Suez (p. fondateur)	40450	....
Suez Sté civile (5e)	10250	10275
Chemins de fer		
Est, cap.	905	....
Lyon, cap.	1550	1580
Orléans, cap.	1390	....
Nord, cap.	2025	....
Midi, cap.	1130	dem
Métro, cap.	2500	2510
Santa-Fé	1425	1510
Charbonnages		
Charbon. du Tonkin	5510	5540
Mines d'Anzin	1975	2050
Mines de Blanzy	5250	5100
Mines de Courrières	1205	1250
Mines de Lens	1510	1520
Mines de Marles	1759	1765
Vicoigne Nœux Droct	1580	1530
Montrambert	3025	2950
Roche La Molière, c.	2605	2625
Métallurgie, Constructions mécaniques		
Forges Nord et Est.	1830	1830
Denain-Anzin	4725	3025
Louvroil-Montbard	1050	1055
Schneider	4450	4519
Tréfileries du Havre	1975	2000
Aciéries Marine	1400	1420
Aciéries Firminy	489	....
Aciéries St-Etien. or.	1250	1240
Peugeot	1590	1600
Moteurs Gnome, cap.	1930	1955
Eau, Gaz, Electricité		
Générale Eaux cap.	3340	....
Lyonnaise Eaux cap.	2890	3000
Electricité de Paris	1810	....
Electricité la Seine	1290	1295
Nord-Lumière	2150	2140
Littoral Méditerran	2275	2260
Forces Mot. Truyère	5750	5850
Parisienne Distrib.	2980	2980
Générale d'Electricité	5500	5545
Union d'Electricité	1550	1610

Eau, Gaz, Electricité (Suite)	Cours précéd.	Cours du jour
Gaz de Banlieue	3330	3250
Gaz et Eaux	1188	1165
Compagnies Réunies	1611	1612
Energie industrielle	3100	3000
Loire et Centre	1300	1320
Hydro-El d'Auvergne	3600	3650
Mines metalliques		
Rio Tinto	6850	....
Boléo	210	215
Penarroya	1525	1600
Roan Antelope	380	376
Le Nickel	3190	3140
Phosphates, Produits chimiques		
Ugine	4890	4950
Kuhlmann	2340	2300
Matières Colorantes	3490	....
Gafsa	3240	3240
Péchiney	4980	5000
Rhône-Poulenc	3650	3655
Saint Gobain	7300	7180
Salines Djibouti	1031	1065
Air Liquide	3085	3060
Air Liquide, part	15050	15700
Phosphates Constant	1380	1420
Phosphates Tunisiens	1000	off.
Norvégienne Azote	4950	4750
Cotelle et Foucher	1375	....
Pétroles		
Française d. Pétroles	1740	1720
Royal Dutch (10e)	14200	13700
Canadian Eagle	78	....
Mexican Eagle	245	235
Shell	1562	1565
Franco-Wyoming	880	....
Caoutchoucs		
Caoutch. Indochine.	2005	2100
Terres Rouges	1205	....
Cambodge	1255	1255
Fin. d. Caoutchoucs	426	428
Malacca, ord.	278	285
Michelin	3800	....
Mimot	640	640
Padang	1305	1310
Dunlop	2605	....
Bergougnan	1560	....
Mines d'Or et de Diamants		
Central Mining	5300	5250
East Geduld	4400	4375
Geduld	3200	3075
Anglo Americ. Corp.	990	1000
Areas	635	615
Brakpan	880	880
Chartered	470	470
Crown Mines	5100	5250
Daggafontein	1010	1015
De Beers, ord.	6350	6500
De Beers, préférence	6150	6400
Goldfields	1030	1010
Jagersfontein	390	395
Johannesburg	860	825
Sub Nigel	4250	4250
Springs	540	530
Simmer	260	off.
West Rand	610	600
West Springs	805	805
Rand Mines	3635	off.
Valeurs diverses		
Raffinerie Say	1600	1595
Afrique Occidentale	4430	4500
Brasserie Quilmès	24950	25000
Ouest-Africain	2095	2100
Coty	899	875
Pernod	2045	2050
Poliet-Chausson	4775	4890
S. K. F.	9950	....
Union Européenne	2375	2400

DERNIÈRE HEURE

La guerre en Chine

Un bilan des opérations durant l'année

Tokio, 20 juillet. — *On mande de Pékin à l'agence Domei :*

Au cours des importantes opérations qu'elles ont successivement déclenchées cette année et surtout cet été contre les troupes de Tchoung-King et les communistes qui infestent les régions montagneuses du nord de la Chine, les forces expéditionnaires japonaises ont infligé à l'ennemi des pertes s'élevant à 117.000 tués et prisonniers.

Au cours de ces opérations, déclare-t-on dans les milieux bien informés, 8.817 combats ont été livrés contre les forces ennemies, les Japonais ont détruit 1.765 installations militaires et capturé 53.504 prisonniers. Le butin pris est également très élevé. D'autre part, le nombre des soldats qui se sont ralliés spontanément au gouvernement national chinois dépasse 100.000.

Invasion de sauterelles dans les Basses-Alpes

Digne, 20 juillet. — **Une invasion de sauterelles est signalée dans la vallée de l'Ubaye, près de Barcelonnette (Basses-Alpes). Les récoltes, déjà compromises par la sécheresse, ont été détruites.** (O.F.I.-Havas).

Une bonification aux examens accordée aux étudiants soumis au S.T.O. en Allemagne

(De notre correspondant accrédité)

Vichy, 20 juillet. — Recevant ce matin les représentants de la presse, M. Gait, chef de cabinet de M. Abel Bonnard, ministre secrétaire d'Etat à l'Education nationale, a commenté un décret paru aujourd'hui au *Journal officiel* qui accorde aux étudiants soumis au service du travail obligatoire en Allemagne une bonification de points pour tout examen de l'enseignement supérieur, secondaire, primaire et technique. Cette bonification est de 1/10e des points nécessaires pour être déclaré admissible aux épreuves orales ou pour l'admission définitive.

Cette mesure s'applique aux candidats nés entre le 1er octobre 1919 et le 31 décembre 1922, à charge pour les intéressés de justifier par une pièce officielle de leur présence en Allemagne.

L'article II concerne les candidats déclarés admissibles avant le présent décret. En revenant d'Allemagne, ceux-ci conserveront le bénéfice de l'admissibilité jusqu'à la fin de l'année qui suivra leur rapatriement.

L'article III précise que ces dispositions sont applicables à tous les examens subis à la première session de l'année scolaire 1942-43.

Nous pouvons, d'autre part, préciser que l'on entend par examen de l'enseignement, les examens du baccalauréat de l'enseignement scolaire, les certificats d'études supérieures de lettres et de sciences, les examens de droit, de médecine y compris la chirurgie dentaire, de pharmacie, etc. Aucun texte n'est visé dans le décret pour bien marquer que la mesure est d'ordre général. Voici un exemple de l'application de cette mesure :

Baccalauréat (Mathématiques) : la moyenne nécessaire à l'admissibilité étant de 40 points, on déclarera admis un candidat qui aura obtenu 36 points.

L'objet du décret pris par M. Abel Bonnard a avant tout pour but de tenir compte des conditions pénibles et quelquefois dramatiques dans lesquelles travaillent aujourd'hui les étudiants (sous-alimentation, insécurité, énervement provoqué par les bombardements, etc.). Mais M. Abel Bonnard a tenu aussi à conserver aux examens toute leur valeur et à éviter que l'on ne prodigue les diplômes.

UNE GRANDE BATAILLE DE MATÉRIEL A LIEU SUR UN FRONT DE MILLE KILOMÈTRES

dans les secteurs du Mious, d'Orel et de Koursk

Berlin, 20 juillet. — *Du correspondant particulier de l'O.F.I. :*

Lorsqu'ils entreprirent, au début de ce mois, leur puissante contre-action dans le secteur Bielgorod-Orel, les Allemands expliquèrent leur initiative par la nécessité où ils se trouvaient alors de neutraliser à tout prix l'effort considérable de préparation fait par les Soviets dans les divers secteurs du front et notamment dans le secteur central.

Aujourd'hui que la bataille fait rage sur un front de plus de mille kilomètres, entre Soukhinitchi, au nord, et le Mious, au sud, les vastes desseins de l'adversaire apparaissent clairement : il était bien dans les intentions de l'état-major soviétique de passer à l'offensive sur une large échelle afin de crever les défenses allemandes et de pénétrer le plus profondément possible au cœur de l'Ukraine. On peut, sans exagérer, considérer que l'objectif de la manœuvre était vraisemblablement Kiev, en même temps que la reconquête de l'immense réservoir alimentaire dont la perte a pesé si lourdement, au cours de ces derniers mois, sur l'économie soviétique.

Mais cette offensive devait être déclenchée sur l'ensemble du front. Or, les milieux militaires allemands font observer qu'ils ont réussi, par leur audacieuse attaque entre Bielgorod et Orel, à contraindre l'ennemi à concentrer des forces considérables en hommes et en matériel sur ce point et à désorganiser ainsi, dans une certaine mesure, le grand plan offensif de Moscou. Si ce plan se développe néanmoins aujourd'hui, il se présente plutôt comme une suite d'opérations, de grande envergure, certes, mais isolées les unes des autres.

De même, l'exécution de ce plan devait coïncider avec l'invasion du continent par les Anglo-Américains, et si les deux entreprises, celle de l'est et celle du sud, évoluent simultanément, leur conjonction, grâce à la manœuvre préventive des Allemands en U.R.S.S., a perdu beaucoup de son efficacité psychologique et pratique.

A l'est, la dispersion des forces soviétiques a donc, estime-t-on à Berlin, sensiblement diminué le poids total de l'offensive.

TROIS CENTRES DE GRAVITÉ PRINCIPAUX

On y distingue trois centres de gravité principaux : le Mious, la région au nord d'Orel et celle de Koursk. Sur ces trois points, les bolcheviks jettent sans cesse dans la bataille des réserves d'élite et une masse de matériel fantastique.

On note d'ailleurs que ce matériel comprend les types les plus récents de chars et presque exclusivement de construction soviétique et que les modèles américains sont assez rares.

On déclare à Berlin que, jusqu'à présent, l'offensive n'a abouti à aucun résultat digne de remarque et que les Soviets n'ont réussi à opérer dans les lignes allemandes que des percées très localisées et qui ont pu être colmatées.

On met, d'autre part, en évidence, l'extrême efficacité de la défense de la Wehrmacht, qui est due non seulement à la souplesse de la tactique du commandement et au courage des troupes, mais encore à la précision et à la qualité du matériel.

Les rapports des compagnies de propagande signalent de nombreux exemples, comme celui de ce « panzer » du type « Tigre » qui, se trouvant face à face avec un groupe de chars ennemis de types divers, se plaça tranquillement en position de tir et détruisit coup sur coup six de ses adversaires. Se portant ensuite sur un autre point du champ de bataille où les Soviets prononçaient une attaque frontale avec de l'infanterie et des blindés, le « Tigre » détruisit à lui seul, et en un court espace de temps, seize autres chars soviétiques, parmi lesquels plusieurs machines du type T-34.

On rapporte également l'exploit d'un canon antichars qui, sous un feu extrêmement violent, mit hors de combat, au cours d'un seul engagement, neuf chars ennemis, pour la plupart des « T-34 ».

OPERATIONS DE DESTRUCTION ALLEMANDES

En outre, pendant toute la période d'accalmie qui fit suite à l'offensive d'hiver, les Allemands ont entrepris, en prévision de l'offensive soviétique, des opérations de destruction qui témoignent de la puissance de leur système défensif.

C'est ainsi que, sur le Donetz, au nord-ouest de Lissitchansk, les bolcheviks avaient réussi, au milieu de mai dernier à former une petite tête de pont qu'ils se sont efforcés, depuis lors, sans cesse, d'élargir, au prix de sacrifices énormes. L'artillerie de la Wehrmacht prit sous ses feux le pont sur le Donetz et les voies d'accès avec une telle précision que presque exclusivement à l'aide du tir indirect, elle fit sauter le pont 46 fois dans la période du 17 mai au 7 juillet.

On cite un pont qui fut également sérieusement touché 17 fois. Dans l'ensemble, l'ouvrage fut pratiquement inutilisable 29 jours sur 65.

Les milieux militaires berlinois font remarquer d'autre part que, dans les combats actuels, les deux aviations n'ont guère été en mesure d'intervenir efficacement en raison du mauvais temps qui règne sur l'ensemble du front.

En résumé, on ne minimise pas à Berlin la puissance des moyens mis en œuvre par les Soviets dans la présente offensive, que l'on dépeint avant tout comme une grande bataille de matériel, et sur l'évolution de laquelle on se refuse à formuler aucun pronostic.

Un général allemand amputé d'une jambe reçoit une distinction sportive

Berlin, 20 juillet. — Le général Walter Reiner, décoré de la croix de fer avec feuilles de chêne, qui avait perdu la jambe gauche sur le front de l'Est et se trouvait depuis à l'hôpital des amputés de Dresde, vient d'obtenir, à l'âge de 53 ans, la plaquette sportive réservée aux blessés, après avoir accompli les performances suivantes :

Natation : les 300 mètres en 9' 44" 8/10 ; les 1.000 mètres en 31' 36" 2/10.

Marche : les 1.000 mètres en 11 minutes.

C'est le premier général de l'armée allemande qui ait reçu cette distinction sportive.

La hausse du coût de la vie aux Etats-Unis

DECLARATIONS DE M. WILLIAM GREEN

Détroit, 20 juillet. — M. William Green, président de la Fédération américaine du travail (A.F.L.), s'adressant aujourd'hui aux adhérents de la société de secours mutuels des employés de guerre, a déclaré :

Si les prix des denrées alimentaires ne sont pas ramenés à un niveau plus bas, le travail organisé n'aura d'autre recours que d'exiger l'augmentation des salaires pour suivre le rythme de la hausse des prix. Les membres actuels du Congrès seront chassés du parlement aux prochaines élections s'ils ne font pas quelque chose pour protéger les intérêts des travailleurs et des consommateurs. Rien jusqu'à présent n'a été fait pour mettre les salariés à l'abri de l'inflation et de ses désastreuses conséquences.

Les profiteurs et les spéculateurs minent l'effort de l'armée d'ouvriers des Etats-Unis et des mesures rigoureuses doivent être prises immédiatement pour éviter l'effondrement de notre économie de guerre. Je tiens à faire savoir au président des Etats-Unis que nous sommes amèrement désappointés par la façon dont ses organismes administratifs appliquent sa politique. Cette remarque concerne tout particulièrement le bureau de l'administration des prix et celui de l'administration de l'alimentation de guerre.

Mille prêtres bouddhistes et des centaines de pèlerins vont invoquer Bouddha pour la victoire du Japon

Tokio, 20 juillet. — **Le prince Fumimaro Konoye, ancien premier ministre du Japon, accompagné de son fils Michitaka, est arrivé au mont Koya, montagne sacrée du Japon central, où il présidera une assemblée de mille prêtres bouddhistes et de centaines de pèlerins qui passeront sept jours en prières dans un temple, invoquant Bouddha pour la victoire du Japon.**

Le prince Konoye est l'organisateur de cette assemblée. En effet, il est une coutume héréditaire dans la famille du prince Konoye, dont la noblesse remonte au XVIIIe siècle, d'organiser des prières exceptionnelles chaque fois que le Japon doit faire face à un péril national. La dernière assemblée de prêtres bouddhistes se tint en 1858 quand le Japon fut obligé d'ouvrir ses portes au commerce étranger sous la menace d'une flotte américaine.

UNE ENQUÊTE AMÉRICAINE SUR L'EFFORT DE GUERRE DES ALLIÉS

Londres, 20 juillet. — Les alliés ne sont pas d'accord pour rendre hommage à leur effort de guerre. L'institut Gallup a, en effet, posé à ses correspondants de Grande-Bretagne et des Etats-Unis la question suivante :

Quelle est, selon vous, parmi les nations unies, celle qui, jusqu'à ce jour, a fourni le plus gros effort de guerre ?

En Grande-Bretagne, les résultats de l'enquête sont les suivants :

U.R.S.S. : 50 ; Grande-Bretagne : 42 Chine : 5 ; Etats-Unis : 3.

Les résultats aux Etats-Unis sont les suivants :

Etats-Unis : 55 ; Russie : 32 ; Grande-Bretagne : 9 ; Chine : 4.

Le *News-Chronicle*, qui publie ces résultats, les commente ainsi :

Il est naturellement inévitable qu'en répondant à cette question chacun se sente particulièrement incliné à mettre son pays en tête. Ce qu'il y a de remarquable c'est que la plupart des Britanniques n'ont pas répondu Grande-Bretagne, mais U.R.S.S.

" IL S'AGIT DE SAUVER LA PATRIE AUJOURD'HUI OU JAMAIS "

déclare M. Scorza, secrétaire général du parti fasciste

Rome, 19 juillet. — M. Carlo Scorza, secrétaire général du parti fasciste, a prononcé hier un important discours radiodiffusé. L'orateur a d'abord adressé le salut *fier et ému* de la nation italienne aux Siciliens, aux villes martyres et aux forces armées faisant face à l'ennemi aux côtés des troupes allemandes.

Il faut haïr et combattre âprement l'ennemi, mais il ne faut pas le mépriser ou le sous-estimer. Pour tous les Italiens ayant le sens de l'honneur et de la dignité et voulant vivre libres avec leurs propres institutions, sur leur propre sol, il n'y a qu'une seule foi, qu'un seul but : l'Italie. Les deux empires les plus riches, les plus cupides, les plus impitoyables du monde menacent dangereusement l'Italie. Ils veulent détruire son unité territoriale et politique, ses institutions et ses trésors antiques.

Puis M. Scorza a rappelé l'œuvre constructrice du Duce, dont le but était de permettre au pays de prendre place parmi les grandes nations. La mise en valeur de l'empire italien, la colonisation de la Libye, la construction d'un canal pour la navigation sur le Pô, telles étaient les étapes qui devaient marquer l'avenir de l'Italie.

Abordant le problème de la guerre, M. Scorza a demandé ensuite à tous les Italiens de remplir leur mission suprême qui consiste à défendre la patrie avec la fierté du soldat.

Le peuple italien est fier du nouvel ordre instauré par le régime fasciste. C'est avec orgueil que l'Italie a donné ses fils pour la conquête de l'empire, qu'elle a envoyé ses légionnaires en Espagne pour défendre la civilisation espagnole et, en même temps, la civilisation méditerranéenne toute entière.

M. Scorza a précisé ensuite que l'Italie mène la lutte pour sa foi catholique menacée par le bolchevisme autant que par le sectarisme anglo-saxon d'inspiration juive. Rome lutte pour ses institutions traditionnelles et pour ses institutions nouvelles. Le peuple italien sait qu'il se bat pour son pain et sait aussi qu'en cas de défaite sa liberté serait à jamais perdue.

Après avoir montré les difficultés que l'adversaire rencontre dans son entreprise, le secrétaire général du parti fasciste a conclu ainsi :

Nous devons nous pénétrer de la volonté de résister. Nous devons aussi être prêts sans cesse à contre-attaquer et à lutter contre l'adversaire selon le principe « œil pour œil, dent pour dent ». Tout le peuple italien est aujourd'hui de cœur avec ses combattants et se groupe autour des symboles de sa foi, autour de la monarchie et des drapeaux de la Révolution fasciste. Il s'agit de sauver la patrie aujourd'hui ou jamais.

Le général Tojo demande la mobilisation de toutes les ressources du Japon

Tokio, 19 juillet. — Prenant la parole au cours d'une réunion de hauts fonctionnaires, le général Tojo, premier ministre, a déclaré que ses récents voyages en Chine, dans le Mandchoukouo, aux Philippines, en Thaïlande et dans d'autres régions du sud ont renforcé sa conviction que le Japon remportera la victoire finale dans la guerre et pourra édifier la sphère de prospérité commune de la plus grande Asie orientale.

Il a exhorté ses auditeurs à redoubler d'efforts pour mobiliser la totalité des ressources nationales en vue de la poursuite de la guerre et les a priés de ne pas sous-estimer la puissance des pays anglo-américains. Il a ajouté :

Les grandes victoires remportées dans les premières phases de la guerre ont permis de renforcer davantage la puissance de la nation.

Profitant de leur supériorité stratégique, les forces japonaises s'efforcent de décimer l'ennemi qui tente d'envahir l'Asie orientale. Elles rendent également nos défenses invulnérables et préparent l'offensive décisive finale, qui peut être déclenchée à tout moment.

Le chef du gouvernement a déclaré, d'autre part, que, dans le domaine de la politique intérieure, le gouvernement cherche à assurer la stabilisation du niveau de vie du pays et à renforcer sa puissance combattive. Il veut notamment que le Japon puisse se suffire à lui-même en ce qui concerne le ravitaillement.

Un journal anglais critique sévèrement la politique de la Grande-Bretagne

Londres, 19 juillet. — Le chroniqueur de l'*Observer* dresse un réquisitoire sévère contre la politique étrangère britannique qui, selon lui, est caractérisée par son manque de but précis.

Si cette tendance persiste, elle mettra en sérieux danger l'établissement de la paix et la reconstruction de l'Europe sur une base de plus en plus démocratique.

Pour appuyer sa démonstration, le journaliste britannique étudie alors le cas de la France qui est souvent cité comme un exemple de ce danger :

Nos alliés français attendent avec une sérieuse impatience l'éclaircissement de la situation. Les erreurs d'Afrique du Nord ne doivent pas se répéter sur une plus grande échelle.

Ce jugement reflète l'opinion de beaucoup d'Anglais que le compromis d'Alger n'a pas satisfaits.

La vie à Clermont

Nouvelle arrivée de prisonniers rapatriés

Un groupe de prisonniers rapatriés au titre de la relève est arrivé ce soir en gare de Clermont, venant des stalags VII A et XII D.

Le commandant Charrier, entouré des représentants de la Légion, de la Croix-Rouge, des centres d'entr'aide, les a accueillis sur le quai de la gare.

Ce qu'il faut savoir

MODIFICATIONS AUX RÈGLES DE CONSTRUCTION ET DE CIRCULATION DES CYCLES A MOTEUR

Paris, 19 juillet. — *Le secrétaire d'Etat aux Communications fait savoir :*

Un décret récemment publié au « Journal officiel » a modifié les règles de construction et de circulation applicables aux cycles à moteur.

L'ancien règlement reconnaissait seulement deux catégories de cycles à moteur : les motocyclettes proprement dites soumises aux mêmes conditions que les voitures automobiles et les bicyclettes à moteur auxiliaire, dites B.M.A. et dispensées du permis de conduire et de la carte grise, mais dont le poids ne devait pas dépasser 35 kilos, la vitesse 30 kilomètres à l'heure, et la cylindrée 100 centimètres cubes. Il existera, désormais, trois catégories de cycles à moteur :

1° Les motocyclettes (moteur d'une cylindrée supérieure à 125 centimètres cubes) qui continueront d'être traitées comme les voitures ;

2° Les vélos-moteurs remplaçant les B.M.A. Pour ces vélos-moteurs, plus de limite de poids, ni de vitesse. Il est seulement exigé que la cylindrée du moteur ne dépasse pas 125 centimètres cubes. Leurs conducteurs restent dispensés du permis de conduire. Par contre, afin de permettre l'identification d'un conducteur qui prendrait la fuite après un accident, les vélos-moteurs doivent être accompagnés d'une carte grise et munis d'un numéro d'immatriculation. Cependant les formalités d'immatriculation seront simplifiées ;

3° Les bicyclettes à moteur de secours, d'une cylindrée au plus égale à 50 centimètres cubes, soumises au régime des bicyclettes ordinaires.

Les anciennes B.M.A. actuellement en circulation restent soumises à leur régime actuel, à charge pour leurs conducteurs d'en faire la déclaration afin d'empêcher la mise en service de véhicule neufs du même genre.

LES FAITS DIVERS

Une grosse affaire de commission découverte à Bayonne

Bordeaux, 19 juillet. — Une grosse affaire de concussion vient d'être découverte au ravitaillement général de Bayonne.

Depuis quelque temps, le chef du service des collectivités menait un train de vie qui ne correspondait pas à sa situation. Une enquête discrète fut décidée. Celle-ci vient de révéler que cet employé, Albert Peyrelongue, de Biarritz, avait commis d'importantes malversations en détournant des bons d'approvisionnement pour collectivités.

Tous ces bons étaient servis à un cantinier, nommé Fachan, qui s'occupait de la cantine des Chantiers de l'Adour et qui demeurait villa « La Laurence », rue Cardagne, à Biarritz. Des livraisons notamment de conserves de légumes, de poisson, de pâté, de viande portant sur plusieurs centaines de kilos furent ainsi attribuées à Fachan, qui les vendait au prix du marché noir et qui reversait à Peyrelongue des sommes variant entre 5.000, 10.000 et 35.000 francs.

Un autre personnage, Georges Lagière, représentant de commerce, ancien employé du ravitaillement général, demeurant à Anglet, agissait de même. — (O.F.I.)

Pour se défendre, un agent abat un repris de justice

Lyon, 19 juillet. — Surpris alors qu'il s'apprêtait, chargé de son butin, à quitter l'appartement qu'il venait de dévaliser, un cambrioleur voulut frapper un agent qui allait l'arrêter. Ce dernier se défendit en tirant un coup de revolver sur le malfaiteur qui fut tué net.

Le parquet s'est rendu sur les lieux et a procédé aux constatations d'usage. Le cambrioleur était un repris de justice nommé Henri Janaudy, âgé de 27 ans demeurant à Lyon. — (O.F.I.-Havas).

Un berger est assassiné par trois hommes masqués

Evreux, 19 juillet. — A Sancourt, près de Gisors, un berger, M. Raymond Juquel, 43 ans, père de huit enfants, a été tué, hier soir vers 19 heures, d'un coup de revolver, pendant qu'il gardait son troupeau.

L'agression a été commise par trois hommes masqués et en présence d'un des enfants de la victime. (O.F.I.-Havas).

1.500.000 francs volés chez un bijoutier de Nice

Nice, 19 juillet. — Des malfaiteurs profitant de l'absence de M. Paglieri, bijoutier à Nice, se sont introduits dans son appartement et ont dérobé une somme de 1.300.000 francs en billets de banque et 200.000 francs de bijoux cachés au fond d'une paire de chaussures.

Tentative de suicide d'un assassin, à Agen

Agen, 19 juillet. — Hier matin devaient s'ouvrir à Agen, devant le tribunal spécial, les débats de l'affaire de Bonencontre, au cours desquels allaient être jugés les nommés Juges et Delbuch inculpés de l'assassinat du gendarme Guerel.

Au moment où on allait procéder au nettoyage de la cellule de Juges, ce dernier, profitant de ce que la porte était ouverte, se précipita vers l'escalier et se jeta dans le vide. Cette tentative de suicide n'eut pour résultat qu'une double fracture des poignets et des rotules.

Juges a été immédiatement transporté à l'hôpital Saint-Jacques. L'affaire a été de ce fait renvoyée à une date ultérieure. (O.F.I.-Havas).

La vie à Vichy

Un congrès de « Collaboration » de la zone sud

Vichy, 19 juillet. — Un congrès des délégués pour la zone sud du groupe « Collaboration » vient de se tenir à Vichy sous la présidence de M. Ernest Fornalron, secrétaire général.

Parmi les personnalités qui y ont participé figuraient, outre les délégués des 40 départements de la zone sud, MM. le ministre Krug von Nidda, chef de la délégation de l'ambassade d'Allemagne à Vichy ; le marquis Cristoforo Fracassi, chef de la délégation de l'ambassade d'Italie à Vichy, ainsi que les représentants du secrétaire d'Etat et du secrétaire général à la Défense, du secrétaire général à la Propagande, du directeur général de la Légion française des combattants, etc... etc.

A l'issue de la réunion, les délégués ont adopté à l'unanimité une adresse de respect et de fidélité au chef de l'Etat et au chef du gouvernement. (O.F.I.-Havas).